L'ANNÉE M. DCC. LXXXIX;

OU

LES TRIBUNS DU PEUPLE.

Par N. DE BONNEVILLE.

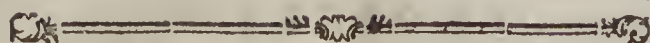


Dans tous les Bureaux de la Bouche de Fer.

De l'Imprimerie du CERCLE SOCIAL.

Isti sunt Dies, quos nulla umquam delebit oblivio, et per singulas generationes cunctæ in toto orbe provinciæ celebrabunt : nec est ulla civitas in qua DIES *Phurim, id est* SORTIUM, *non observentur.*

Esther, Cap. 9, v. 28.



PROPHÉTIE

DE L'ANCIEN MONDE,

Consacrée dans l'Ecriture Sainte, au Livre de Mardochée et d'Esther, Chapitres 1, 7, 8, 9.

LE Roi consulta les sages, *par les conseils desquels il faisoit toutes choses* (*).

Ensuite, ayant été trompé par un cruel ministre, il lui permit de faire égorger un peuple esclave; mais la plus belle des filles de ce peuple proscrit, entreprit d'éclairer la justice du Roi. Elle osa l'inviter, *chez elle*, à une fête splendide, et le Roi y vint (**).

On fit venir aussi-tôt les secrétaires et les écrivains du Roi pour prévenir les anciens ordres par des nouveaux.

Les couriers partirent aussitôt en grande hâte, et l'édit du Roi fut affiché dans la capitale.

(*) Chap. 1. (**) Chap. 7.

Toute la ville fut transportée de joie : et quant aux proscrits, il leur sembla qu'une nouvelle lumière se levoit sur eux.

Parmi toutes les nations, les provinces et les villes, où l'ordonnance étoit portée, ils étoient dans un ravissement de joie ; ils faisoient des festins et des jours de fête, jusques-là que plusieurs des autres climats, et qui avoient d'autres langues et coutumes, embrasserent leurs mœurs et leurs cérémonies (*).

Le treizième jour du mois, lorsqu'on se préparoit à tuer, ils s'assemblerent pour attaquer leurs persécuteurs, et nul n'osoit leur résister, parce que la grandeur de leur puissance avoit répandu une terreur générale.

Les ayant tués, ils ne voulurent toucher à rien de ce qui avoit été à eux.

On rapporta aussitôt au Roi le nombre de ceux qui avoient été tués dans la capitale.

Ils commencerent tous à tuer leurs ennemis le treizième jour du mois, à *Dard*, et ils cesserent au quatorzième, dont ils firent une *fête solemnelle*, pour la passer, en tous les siecles suivans, dans la réjouissance et dans les festins.

(*) Chap. 8.

Et pour rendre plus solemnelle une fête de tout ce qui étoit fait en ce tems-là, ces jours furent appellés :

Dies Sortium. Jours des destinées.

En mémoire de ce qui avoit été concerté contre eux, et de ce grand changement qui étoit arrivé ensuite, les proscrits s'obligèrent, eux et leurs enfans, et tous ceux qui voudroient se joindre à leur *société fraternélle*, d'en faire une fête religieuse.

Ce sont ces jours qui ne seront jamais effacés de la mémoire des hommes, et que toutes les provinces, d'*âge en âge*, célébreront par toute la terre ; et il n'y a point de ville en laquelle *les jours des destinées* ne soient observés.

Ensuite le *Sauveur* du peuple et la *Bien-aimée* du Roi, écrivirent toutes ces choses, et en ayant fait un livre, l'envoyerent dans toutes les provinces, afin qu'on eût tout le soin possible d'établir ce jour comme une fête solemnelle dans toute la postérité.

Et tous s'*engagèrent* à l'observer, eux et leur postérité, ainsi que leurs *Sauveurs* l'avoient ordonné (*).

(*) Chap. 9.

PRÉFACE.

DANS les chapitres 1, 7, 8, 9 du livre de Mardochée, j'ai trouvé le principe, la conduite, la fin, et jusqu'au titre de mon poëme.

Ceux qui ne connoissent ce poëme de l'ancien monde que par l'*Esther* de Racine, ne croiront pas facilement que je me sois plus approché que lui de l'*esprit et de la lettre* de l'écriture. Cela est vrai cependant, et comme j'ai en horreur la superstitieuse *aristocratie* des noms célebres, je dirai ma pensée toute entiére.

Racine n'a point saisi dans le poëme hébreu, tout ce qui pouvoit lui servir à éclairer son siecle. La politesse de son langage et des images gracieuses pouvoient charmer un despote en flattant son orgueil; mais en vain il s'évertue; le vil flatteur des Rois est froid et sans génie. Tout se pétrifie à l'aspect d'un tyran; c'est la tête de Méduse!

Quelqu'admirables que soient les vers de Racine dans sa tragédie d'Esther, les plus fieres pensées y sont à la gêne, et on la sent.

Mais voyez comme l'amour-propre trouve son compte par-tout; Racine se fit un mérite » de ce que, sans *altérer* aucunes circonstances *tant soit peu considérables* de l'écriture sainte, il avoit pu remplir toute son action avec *les seules* scènes que Dieu lui-même, pour ainsi dire, avoit préparées ». O grand siécle, quel langage!

A la vue d'Aman on s'écria : *c'est Louvois!* Esther ? c'étoit Madame de Maintenon. L'Assuérus ou Roi des persans, c'étoit Louis XIV, le superbe. L'espéce humaine, dans cette piéce, est avilie.

Racine s'est bien gardé de parler d'une *assemblée de sages*, d'àprès les conseils desquels son *Assuérus*, (Roi) eût fait toutes choses, lui qui vouloit d'un regard ébranler et foudroyer le monde.

Madame de Maintenon, instruite dans l'art de bien prononcer les mots *bienfaisance*, *humanité*, *religion sainte*, fut très-flattée de se trouver la Piété, en personne, descendue du Ciel pour les séveres plaisirs d'un *Héros*, qui s'amusoit à tout écraser *d'un tonnerre vengeur.*

Madame de Maintenon aimoit qu'on lui chantât les louanges de Dieu.

Au-delà des temps et des âges

Au-delà de l'*éternité* !

Et sur la *piété* la foi victorieuse.

Mais tout cela ne seroit pas fort gai aujourd'hui. Il le faut dire. Ce que Racine a mis dans cette piéce de son art pour le plus noble langage vous force de croiser les mains d'admiration ; elle offre un éternel trésor de graces et d'harmonie ; mais ce n'est point encore là la sublime harmonie du poëte. Ce n'est pas là Ossian, Homère, Shakespeare, qui semblent arracher à la nature un aveu dont elle est épouvantée : L'homme est Dieu !

Les tragiques allemans, sans être fort avancés, pourroient, ainsi que nos superbes insulaires, donner

quelques leçons utiles à nos *maîtres d'école*; mais Shakespeare, avec toute la richesse de ses couleurs, la vérité de ses caracteres et la majesté de ses tableaux, n'a pas fait un ouvrage dramatique dont l'ensemble soit supportable. Chez les françois, Racine et Corneille ont de beaux ouvrages bien finis. Ils nous ont appris à commercer une langue qu'ils ont rendue *universelle* : mais dans leurs mains, ce ne pouvoit être qu'une monnoye de Roi, une monnoye de convention ; ils n'avoient pas, ces puissans génies, le droit d'imprimer leurs caracteres, *de frapper* à leurs images. Ils ont dû beaucoup souffrir !

Réunissez la force des pensées de Shakespeare et son style acerbe à l'infatigable correction de Racine. Sur-tout ne croyez pas avoir un théâtre parfait, et vous serez les premiers à perfectionner ce bel art qui enseigne à parler aux Rois « quand leurs esclaves se taisent effrayés ».

On a permis jusqu'à ce jour, de déshonorer sur la scène nos plus précieux modéles par d'insipides *caricatures*; ne pourrois-je donc pas, comme il se pratique chez nos voisins, mettre une main hardie sur nos anciens chefs-d'œuvres, qu'une grande lumiere a déjà rendus fort pâles.

L'invention, n'est à le vrai dire, que l'art d'ajouter à nos richesses. Hâtons-nous. Bientôt, au lieu de peindre des prêtres, on peindra des citoyens ; au lieu de Rois, on voudra voir des hommes.

Donc, si j'ai osé réunir aux plus beaux vers du plus grand des poëtes, quelques idées à moi,

parce que

parce que j'ai senti aussi dans mon cœur, dequoi vous ravir d'admiration, direz-vous encore : *Quelle audace !*

Au reste, *il ne s'agit point pour une ame forte, de s'élever en chantant comme l'alouette, de s'attacher avec des griffes de vautour à une proie infectée, mais bien plutôt de prendre le vol de l'aigle, le soutenir, et s'asseoir à côté du soleil dans sa gloire* (1).

Observez, je vous conjure, O mes amis, que j'appelle aujourd'hui vos regards sur un chef-d'œuvre abandonné. Mes desseins, ce me semble, par cela seul qu'ils sont remplis d'audace, ne sont point indignes de mes concitoyens (2).

(1) Bacon.

(2) Petit neveu de Jean Racine, M. de Bonneville auroit pu ajouter qu'il s'est servi d'Esther comme d'un poëme de famille. Il auroit pu dire comme *Mardochée* : J'ai écrit ma propre histoire. Ancien électeur, lieutenant colonel dans les gardes nationales, chargé de l'escorte des convois parisiens sur les routes de Rouen et du Hâvre au mois de juillet; deux fois président de district, et aujourd'hui représentant de la commune de Paris, et notable adjoint, peut-on douter que M. de Bonneville, *auteur de la motion pour la garde bourgeoise* et pour le rassemblement des districts LE 25 JUIN 1789, et l'un des 14 qui armérent Paris dans la nuit du 12 juillet, n'ait concouru *de toute sa force* à sauver l'empire de la servitude et de l'anarchie. Nous pourrions ajouter qu'il a eu une très-grande part à l'ouvrage publié avant la prise de la Bastille, sous le nom de *Tribun du peuple*, et lequel attribué à Mirabeau, à Condorcet, et à d'autres grands écrivains. *Vid.* l'introd. aux feuilles de la *Bouche de fer.* Prix 3 liv. franc de port par tout le royaume. *Note des Edit.*

Racine cherche à vous intéresser pour une poignée d'hommes avilis et curels, parce qu'ils sont lâches; moi j'ai à vous peindre les espérances *de tous les peuples*, trouvant comme les anciens patriarches, dans le triomphe des enfans d'*Abraham* (enfans de la lumiere) non pas seulement la gloire de quelques tribus de Juda, mais en général le salut des nations (1).

P. S. J'ai voulu peindre sous le nom de Tribun, nom bien cher à toutes les ames généreuses, ceux qui par leurs travaux, leurs veilles et leur génie, ont concouru à notre régénération. La majorité de l'Assemblée Nationale, les braves Electeurs de Paris, ces 14 Décius qui étoient à la maison commune dans la nuit du douze, et dont le courage a sauvé l'Empire, les Représentans de la Commune, les Districts des 13 et 14 du mois *à piques*. Les Volontaires de Rouen (1) et du Havre, et Navarre, qui ont tant souffert pour protéger les convois de la Capitale.

J'ai voulu peindre les anciens gardes françoises, les Versaillois et le régiment de Flandres pour les fameuses journées du 5 et du 6 Octobre.

J'ai voulu peindre ces indomptables écrivains qui ont servi *de toutes leurs forces* la chose commune.

---

(1) Livr. d'Esther, comment. de Sacy.

(1) J'en excepte très-certainement leur colonel qui les a trahis en se liguant avec des *indignes* qui m'ont fait repentir plusieurs fois de les avoir si constamment défendus, et par ruse et par prieres, et avec énergie contre la justice du peuple. Ils seroient morts, du moins avec nos regrets, et n'auroient pas *taché* du sang de l'innocent un corps superbe de gardes nationales

J'ai voulu peindre tous les bons Citoyens, au moins 23 millions de Francs, dont tant de milliers d'individus sont intimement persuadés qu'ils ont eu *la plus grande part* à l'établissement de la liberté publique : ce qui prouve seulement qu'ils se sont tous *également* devoués *sans réserve*, corps et biens; que la générosité et la constance sont la vertu des Francs, et qu'ils ont tous dit avec intrépidité, comme le Tribun du peuple :

» Certes je ne fléchitai point avec ceux qui flé-» chissent, je ne serai point vaincu par ceux qui » veulent être vaincus, je ferai, j'oserai, je » supporterai tout : je ne cesserai jamais de repousser » de nos murs la tyrannie. Si la fortune fait son » devoir, nous serons tous dans la joie : j'aurai du » moins rempli le mien, et j'aurai encore à me ré-» jouir. Pouvois-je mieux employer toutes mes forces, » tout mon courage et toute ma vie qu'à chercher tous à les moyens, en mon pouvoir, de rendre à ma Patrie » la liberté » (1).

Réuni maintenant avec quelques anciens amis, nous avons déposé nos armes pour reprendre la plume. Nous retrouverions avec peine nos épaulettes, à graines d'épinards : mais si quelque ambitieux osoit résister à la volonté de la Nation, j'ai encore chez moi l'épée qui m'a été donnée par nos gardes nationales, dans un grand jour de leur triomphe.

---

(1) Voyez l'introd. aux feuilles de la Bouche-de-Fer. Lett. 7e. à M. Necker.

PROLOGUE.

LE GÊNIE DE LA FRANCE.

ACTEURS:

LE ROI DES FRANCS.
LUTECE, *Reine des Francs.*
UN POETE.
LES TRIBUNS, *de tous les pays.*
ARISTOCRATE, *habillé comme la Noblesse aux Etats-Généraux de 1614.*
UNE DAME DE LA COUR.
LE CHEF DES NOIRS.
GARDES LUTÉCIENNES.
CHŒUR, *des enfans d'Isis* (1).

La Scène est à Lutèce, Capitale de l'Empire des Francs.

(1) Vid. *Introd.* Trois lettres du petit-neveu de Jean Racine, sur les Enfans d'Isis, & les Armoiries de la bonne ville de Paris, anciennement appellée *Lutece.*

PROLOGUE.

LE GÈNIE DE LA FRANCE ET UN POÊTE.

DERRIERE les murs d'un temple consacré à l'*Eternelle lumiere*, le Poëte, nonchalamment couché au milieu des tombeaux, regarde avec attendrissement plusieurs épitaphes.

Sur le tombeau de *Henri IV* sont écrits ces vers de Job : *Je sais que je dois me reveiller dans la tombe et me recouvrir d'une peau nouvelle.*

Sur la tombe de *Jean Racine* on lit ces vers tirés de ses poésies lyriques :

La gloire des méchans en un moment s'éteint ,
L'affreux tombeau pour jamais les dévore ;
Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint ;
Il renaîtra , mon Dieu , plus brillant que l'aurore.

Au-dessus d'un mausolée magnifique est la statue de Jean-Jacques avec ces mots du prophête : *Je leur ai demandé du pain, et ils m'ont donné une pierre.*

Sur la tombe de *Jacques de Molay*, on distingue une urne *enflammée* et ce passage du Catéchisme des Templiers : *Puisque la nature se représente toute entiere dans le plus petit atôme de ses* ESPRITS, *indivisibles et immortels, peux-tu craindre que ton ame, ou* ESPRIT, *émanation céleste, pourisse dans les tombeaux ?*

Une aurore Boréale. A l'instant on voit sortir de plusieurs tombeaux des *vapeurs lumineuses*, que les chymistes appellent *phosphores* ; les poëtes, des *esprits* purs, *ignés*, des ames ; que le peuple appelle, en son langage, presque toujours celui de la nature, des *revenans* ; parce qu'en effet ces exhalaisons phosphoriques ont quelquefois des formes

humaines, à la vérité très-imparfaites, mais qui l'absorbent d'admiration, comme celles qu'il apperçoit quelquefois dans les nuages.

Sur la tombe de Chardin on lit : *Resurgam*. Le Poëte semble préparer, dans une langue moderne, une interprétation de cet épitaphe; on voit qu'il l'a trouvée.

Alors *le Génie de la France*, tel qu'on le représente ordinairement, sous la figure d'une femme, paroît descendre *dans sa Gloire*; à l'ORIENT, le soleil commence à poindre. On distingue parmi les attributs *de la France*, une croix visiblement formée d'un équerre et d'un compas, symbole de l'ordre et de l'éternité Au-dessus de cette croix un Cocq, emblême des Francs, semble annoncer aux ames sensibles que le soleil de la liberté se leve pour les nations.

Le Génie de la France a pour base et pour *appui* un VAISSEAU soutenu dans les airs, par

des grouppes d'anges, d'esprits aîlés; et encore par des *nuages* d'où s'échappent des éclairs.

On voit dans l'enfoncement le palais du Roi, et la porte d'un grand édifice avec cette inscription : LE SÉNAT.

LE GÉNIE DE LA FRANCE *s'écrie:*

Racine, mon Poëte!

(*Il disparoît.*)

LE POÊTE.

Un Poëte! on m'appelle!

Avec saisissement et une espece de délire.

O France, ton Génie et ta flamme immortelle
Voudroient-ils ranimer la tout-puissante voix,
De la chûte d'Aman, qui fit pâlir Louvois?
L'honneur d'un peuple franc, comme toi me concerne;
Mais pour nous retracer l'Assuérus moderne,
Il te faudroit Racine, et Racine n'est plus.
J'ai bien de mon sommeil, un souvenir confus;
Mes pensers sont profonds, je suis vieux dans la vie;
J'ai dû couvrir d'opprobre et fatiguer l'envie;
J'ai donné quelque exemple aux grandes nations,
J'ai reçu quelque part des bénédictions.
France, prête l'oreille, oui c'est Racine encore,

C'est *l'Envoyé des cieux* qu'un zèle ardent dévore;
Ce n'est plus le poëte, esclave soudoyé,
Des regards d'un tyran, Racine foudroyé;
Il s'exprime à l'égal des plus mâles courages,
La nature, à ses yeux, a déroulé les pages
De son livre enrichi des dépouilles du tems;
C'est lui —- Ce ne sont plus ces hommes ignorans,
Qui stupides et froids laisserent Athalie
Dans un oubli honteux dix ans ensévelie!
Ne leur demande pas qu'ils disent aujourd'hui:
On n'a point encor vu de Barde tel que lui.
Il suffit d'un regard qui t'accueille et te flatte.
Commenças-tu jadis par Phèdre et Mithridate?
J'entends dans mon sommeil crier toutes les nuits!
» Arbre, avant de pourrir donne donc quelques fruits.
Réveille-toi, Racine, arme-toi de ta gloire,
Prépare au peuple franc une illustre victoire;
Le peuple est créateur quand il est tout-puissant;
Sa voix feroit sortir des hommes du néant.
C'est un homme de rien, vous disent-ils, qu'en faire?
Tout. Quand le peuple parle, un atome s'éclaire;
Il en peut faire un Dieu; ses ordres souverains
Peuvent même allumer la foudre dans ses mains.

D'une femme.. tu crains l'ame altiere et jalouse,
Faisons-la... citoyenne, et mere et digne épouse.

Les Tribuns, en ce jour, pour moi sont assemblés;
Initié? (mes sens en sont déjà troublés),
A des mysteres, moi! --- Qu'importe les mysteres;
Si le Pacte est égal, si les Tribuns sont freres,
Si, nouveaux Décius, époux et citoyens,
Par des travaux constans ils cherchent les moyens
de soulager les maux du foible qu'on opprime;
J'irai les secourir pour terrasser le crime;
Et dans mes bras amis le tenant embrassé,
Bénir l'heureux rival qui m'aura surpassé.

(*Il sort.*)

LE GÉNIE DE LA FRANCE.

(*Descend dans sa Gloire.*)

Ce Sénat par instinct, respecté du vulgaire;
Semblable à l'attelier où se fit la lumiere,
Offre tout pour créer, des rochers et des sons;
Et ce mélange heureux d'esprits et de poisons,
Qui seul peut enfanter la semence féconde
D'un peuple libre, armé pour affranchir le monde.
Un Roi qui me protege, un Prince généreux,
Accorde à mes travaux ses regards et ses vœux.

Grand Dieu, que sa justice ait place en ta mémoire;
Que tous les soins qu'il prend pour soutenir ma gloire

Soient gravés de ta main au livre où sont écrits
Les noms prédestinés des Rois que tu chéris;
Tu m'écoutes, ma voix ne t'est point étrangere,
C'est la voix de la France, et Louis est mon pere.
De ma gloire animé, lui seul de tant de Rois,
S'arme pour ma querelle et combat pour mes droits.
Le perfide intérêt, l'aveugle jalousie,
S'unissent pour servir la noire hypocrisie;
Lui seul invariable et fondé sur ma foi,
Ne cherche, ne regarde et n'écoute que moi;
Et bravant des méchans le féroce artifice,
Seul de la liberté soutient tout l'édifice.

D'une égale amitié, je chéris mes enfans;
Mais c'est vraiment ici que sont mes anciens francs.
Sous les traits d'une femme ils ont peint la nature!
C'est aussi son chef-d'œuvre, et quand son ame est pure,
Que peut l'hypocrisie avec son code noir?
Maîtresse, au premier rang, la femme va s'asseoir.
A la voix d'une femme un grand cœur s'électrise,
Et puise en ses regards un feu qui l'éternise.

Vous cherchez la lumiere, encor sous le boisseau;
Tribuns, puisqu'aujourd'hui la fête du vaisseau
S'apprête, et qu'une femme à vos travaux préside,
J'ai pris sa voix, ses traits, et vous servant de guide,

Je vous promets à tous ma force et mon appui.
Je vois un grand dessein qui s'acheve aujourd'hui ;
La France sera libre, et dans l'Europe entiere,
Lutèce va jetter une grande lumiere.

L'ANÉEN



L'ANNÉE 1789, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE GÉNIE DE LA FRANCE, LES TRIBUNS, ENSUITE LE POETE.

LE Génie de la France sous la figure de *Lutece*, assise sur un VAISSEAU.

A ses pieds le *Sphinx*.

De chaque côté, les images de deux Evangélistes avec leurs attributs, dont la réunion représente les quatres parties qui composent l'image du *Sphinx*.

Neuf Tribuns, ayant à la main gauche un flambeau, entourent un drap mortuaire, à côté duquel est une plante vivace; ils croisent leurs épées.

Le premier s'approche et secoue son flambeau sur le drap mortuaire. On voit s'élever, sous ce drap, une espece de bière. Le second, le troisieme Tribun s'approchent et la bière paroît plus sensible. Quand le quatrieme secoue son flambeau, on entend dans la bière une masse informe qui se remue. Quand le neuvieme s'avance, la bière est toute visible, et l'on voit des pieds se présenter au fond de la bière qui n'est point fermée par cet endroit.

Alors un Tribun plonge un fer rouge dans un vase plein d'eau. Ce bruit, où l'oreille inattentive ne reconnoit que du fer trempé, pénêtre les Tribuns de respect, et tous répetent, avec un saint murmure, ce qu'ils croient avoir entendu dans ce cri de la nature, *qui se nomme, is-is, djizoss-zizzess, giz zuzz, û, û, fû, û, û, û*, et tous ces autres mots dont se servoient les premiers hommes pour exprimer l'image du *feu*. Ils découvrent le drap mortuaire, retirent du tombeau un homme tout

couvert de liens et de voiles épais. D'autres découvrent aussi un grand *miroir*, comme pour annoncer que la *réflexion* est un des dons précieux qu'ils lui préparent.

Au-dessus de la femme qui *préside* à leurs travaux, est un drapeau *couleur de feu*, sur lequel on lit ces mots : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*; et dans les banderoles blanches, ces mots : *Catholicon*, *Universelle*.

On voit les images de Moïse, de Confucius, d'Apollon, de Josué ou Jésus, *fils du vaisseau*, tous les deux sous la même forme, et *leurs blonds cheveux* déployés ; l'un a pour attributs ses coursiers et les douze heures ; l'autre, un coq et douze Apôtres. Sous leurs pieds on lit en lettres de feu : *Dieu de la Lumiere*; on voit une foule de *soleils*, dans la forme de ceux que nos Prêtres appellent *Saint Sacrement*. On voit encore, en face du Sphinx le *feu-vesta*; et à côté des quatre autres images une lampe.

Le Génie de la France frappe sur la pierre trois grands coups.

Tous les Tribuns répétent ces trois coups en frappant dans leurs mains, mais en les liant de maniere à exprimer dans les airs le chant du cocq : *cri-co-co.*

Ensuite toute l'assemblée fait un signe de croix, mais à la maniere des anciens Francs. Ils portent la main droite à l'épaule gauche; ce premier signe forme le compas; et ensuite retirant la main droite de l'épaule gauche à l'épaule droite, ils la descendent directement vers le côté droit; ce second signe forme un équerre. L'union de ces deux signes forme un signe de croix; et pour qu'on ne puisse pas s'y tromper, ils regardent tous ensemble un *pigeon* dont les *aîles* sont étendues en forme de *croix.*

Tandis que plusieurs Tribuns ôtent les voiles qui couvrent l'*Initié*, la scene commence.

LE GÉNIE DE LA FRANCE.

On se reveille encor dans la nuit du tombeau.

UN TRIBUN.

Nature!

DEUXIEME TRIBUN.

Vérité!

TOUS.

Feu!

TROISIEME TRIBUN.

Céleste flambeau ! (1)

LE POETE *dans un saint recueillement.*

O vaisseau, consacré dans la savante Grèce,
Vaisseau, si cher encore à l'antique Lutéce,
Je retrouve ta gloire, et mon œil éclairé
Reconnoît le vaisseau chez les Francs consacré,
Le vaisseau des Germains, des Brames et des Mages;
D'un temple du SOLEIL, tout m'offre les images;
Temple de la lumière et de l'égalité
Chez toi, je viens chercher la sainte vérité;
Dites-moi, si les Francs, dans vos doctes emblêmes,
De la terre et des cieux ont caché les systêmes?

UN TRIBUN.

France, il ne reste plus à tes enfans chéris
Que des pleurs, des rebuts, d'incurables mépris
Dont nos derniers neveux sentiront l'amertume!
C'est pour tous et sans choix que la foudre s'allume,
Voilà ce qu'ils ont dit : ceux qui sont morts sont morts,
Du sang du misérable achetons des trésors;
Dévorons tout; ils font une infernale étude
D'un commerce de Dieux, d'espoir, d'ingratitude,
De parjures, d'horreurs, d'amours, d'assasinats...

(1) A l'exception de ce dernier Tribun, qui lui montre dans un *miroir* la *réflexion* du soleil à l'*Orient*, tous les Tribuns, en prononçant les paroles de l'initiation, ont secoué devant ses yeux, avec une sainte énergie, leurs torches enflammées.

LE GÉNIE DE LA FRANCE.

Dans ma juste fureur, je viendrai : tu verras
Les astres effrayés s'élancer de leur place,
Et la terre et les cieux, confondus dans l'espace,
Errer sous mes regards, et s'enfuir plus tremblans
Que les ombres du Cedre ébranlé par les vents :
J'enchaînerai le tems sur ses aîles brisées,
De l'Hydre tu verras les têtes écrasées ;
Quand l'affreux fanatisme et tous ses noirs enfans
S'armeront contre moi de rochers, de volcans,
Que leurs monts enflammés se fondront sur ma tête,
Tribuns, j'irai m'asseoir au sein de la tempête.

LE POETE.

Seroit-ce que mon cœur m'a crée l'avenir ?
Je le vois, et j'y suis : ciel, quand pourrois-je unir
Sur mon front dépouillé de passions cruelles,
Le chêne balsamique aux palmes immortelles,
Qu'un sage consacré dans le temple d'Isis,
Pour des enfans ingrats apporta de Memphis :
Druides éternels, vous antiques Bramines,
Attachez sur mon cœur la couronne d'épines ;
Au Tribun, jeune encor, daignez tendre les mains,
Et qu'il mêle sa voix à vos concerts divins.

LE GÉNIE DE LA FRANCE.

Couronnez ce Tribun du laurier des Poëtes,
Que son œil, tout brûlant du feu de mes prophêtes,
Éclaire l'avenir, et s'il parle des Dieux,
Que ses chants, toujours purs, soient bienfaisans comme eux.

La vérité, c'est Dieu, c'est la toute-puissance,
L'invisible témoin, appui de l'innocence;
Tu peux, en son nom seul, lire au cœur des tyrans,
Qu'un Dieu juste et caché, recherche les méchans;
Pour le maintien des loix il faut punir le crime,
Punissez, mais au moins respectez la victime;
Que le coupable sente en ses cruels tourmens,
Que vos cœurs sont brisés de ses gémissemens;
Qu'il s'attendrisse aux chants de vos hymnes funèbres,
Et déja tout couverts d'éternelles ténèbres,
Que ses derniers regards, expirans sur l'autel,
Peignent son repentir offert à l'éternel.

LE POETE.

Que ta science est belle entre les mains du sage !
Je jure, par le ciel, d'en faire un noble usage.

UN TRIBUN.

Les Tribuns ne font point de sermens insensés,
Quand un Tribun du peuple a promis, c'est assez.

UN AUTRE.

Recevez sa promesse, et que l'Hyérophante
Lui montre les trésors que la nature enfante ;
Dis lui que d'un grand cœur les nobles sentimens
Peuvent créer un monde et ses enchantemens;
Qu'il enfante la nuit qui créa la lumière;
Qu'il sache où trouver l'eau qui fait germer la pierre,
Le fer, le chêne, et l'homme, et Druide du Nord,
Eleve de Friga, la fée aux larmes d'or,
Que ses soins assidus rendent sa créature,
Le miroir animé de toute la nature;

Sur-tout qu'il sache aimer un bien plus précieux,
Que l'Œther le plus pur, le doux nectar des Cieux,
La sainte liberté!

UN AUTRE.

Tout est néant sans elle.

UN AUTRE.

Elle est tout.

UN AUTRE.

Les Tribuns la rendront immortelle,

LE GÉNIE DE LA FRANCE.

C'est l'honneur, la vertu, l'amour, la vérité;
C'est ma vie et ma gloire et ma divinité.

UN TRIBUN.

Si d'un enfant des Cieux tu conserves les restes,
Eleve tes pensers jusqu'aux voûtes célestes,
Que t'on œil les recule, et lise l'avenir,
Ouvre tes bras, sens-tu l'univers s'aggrandir?

LE GÉNIE DE LA FRANCE.

Régénere les cœurs, purgés d'esprits immondes,
Il te reste à créer une langue et des mondes
Qui dureront autant que ce globe immortel,
Qui n'est qu'une pensée, un vœu de l'éternel.

UN TRIBUN.

Les coups de l'indigence et de la tyrannie,
Longtems dans un cœur pur compriment le génie,
Comme ils pressent la poudre en leurs tubes d'airain,

Mais

Mais souvent pour servir d'exemple au genre humain,
Quand le fer du tyran le frappe et le consume,
Soudain l'éclair s'élance et le volcan s'allume,
Dans sa course brûlante à soi-même livré,
Tout se fond, tout s'embrâse, un monde est éclairé,
Je vois sortir de rien, l'homme, PLANTE IMMORTELLE,
La faulx du tems se brise, et sa rage cruelle
Respectant la vertu, l'homme et l'éternité,
Recommencent leurs jours dans un cercle enchanté.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS ET UN NOUVEAU TRIBUN.

UN TRIBUN.

Qué nous annoncez-vous?

LE NOUVEAU TRIBUN.

O ville infortunée,
O d'un peuple innocent, barbare destinée,
Lisez, lisez l'arrêt détestable, cruel,
Notre auguste Sénat va périr.

UN TRIBUN.

Juste Ciel!

UN AUTRE.

Tout mon sang suspendu dans mes veines se glace!

LE NOUVEAU TRIBUN.

On veut de nos Tribuns exterminer la race
A d'infâmes Visirs on les a tous livrés,
Les grils et les boulets sont déjà préparés,
La sainte liberté sur la terre est proscrite.
Une exécrable race, une race maudite
A pour ce coup funeste armé tout son crédit,
Et le Roi trop crédule a signé cet édit.
Prévenu contre nous par cette bouche impure,
Il nous croit en horreur à toute la nature,
Ses ordres sont donnés, et dans tous ses états,
Le jour fatal est pris pour tant d'assassinats.
Cieux, éclairerez-vous cet horrible carnage,
Le fer ne connoîtra ni le sexe ni l'age,
Tout doit servir de proie aux tigres, aux vautours,
Et ce jour effroyable arrive dans dix jours.

UN TRIBUN.

Non, je ne croirai point à ces desseins funestes;
Mon Roi, d'un peuple franc respectera les restes.
Sans doute, le Visir a pâli des décrets
Qui pouvant dévoiler tous les maux qu'il a faits,
D'un opprobre éternel couvriroient sa mémoire;
A son Prince trompé, sans doute, il fait accroire,
Qu'un orgueilleux Sénat trahit la nation;
Parlez. Adressez-lui des vœux d'adhésion,
Portons-lui nos respects.

LE POÊTE.

Tribuns, je vous admire.

Pensez-vous assurer les destins de l'empire,
En portant des respects et des vœux au Sénat ?
Vous a-t-il demandé pour défendre l'Etat,
Des regards protecteurs, stériles récompenses ?
Laissez aux courtisans voter des révérences.
Donnons à la patrie, et nos biens et nos cœurs,
Aux armes, citoyens, osons être vainqueurs ;
Craignez la trahison que suit l'hypocrisie ;
Regardéz au Sénat, un *Tribun* qui nous crie :
Laissez à des enfans, d'inutiles regrêts,
Vous, Tribuns, armez-vous, défendez nos décrets.

UN TRIBUN.

Osez-vous nous armer sans des ordres suprêmes ?

LE POÊTE.

Tous les peuples ont droit de se garder eux-mêmes,
Dès qu'ils sont réunis pour en former le vœu ;
Tribuns, attendrez-vous que le fer et le feu
Dévorent les enfans de cette capitale ?
Le salut de l'Etat, c'est la loi générale.
Le Roi, ne dit-il pas, au front de ses édits :
Nous voulons ? N'est-ce pas montrer, à votre avis,
Que la loi seulement, récompense ou condamne ?
Des volontés du peuple un Roi n'est que l'organe ;
Créateur de mes loix, leur gloire et leur soutien,
Je suis Roi, comme lui, quand je suis citoyen ;
Ma fortune et mon sang, sont dûs à la patrie,
Aux loix de qui je tiens ma fortune et ma vie ;
Mais c'est le bien du peuple, un Roi n'en peut user ;
Sans consulter ses pairs, il n'en peut disposer.

UN TRIBUN.

Quel étoit des Romains le fier apprentissage ?
De veiller, de combattre et vaincre avec courage ?
C'est pour avoir armé des bras salariés,
Qu'ils ont été chargés des fers qu'ils ont payés.
Qu'est-ce aujourd'hui que Rome et l'antique Italie ?
Des plus vils scélérats Rome est toute remplie :
Cette belle cité, reine des nations,
N'est plus qu'un lieu d'opprobre et de proscriptions ;
En vain l'Ami du peuple, entrant au Capitole,
Peindroit la liberté qui de tout nous console,
Des peuples désarmés ne le béniroient pas,
Ils sont tous sans oreille, et sans langue et sans bras.

LE POÊTE.

Puisque foulant aux pieds les loix de la nature,
Un monstre, à l'injustice, ose ajouter l'injure ;
Faisons-nous un *destin* aussi grand que le leur ;
Auroient-ils plus d'espoir, de force et de chaleur
A vous persécuter, que vous, à vous défendre ?
Songez-donc aux Germains, dont on vous fait descendre.
Ce peuple, toujours bon, tant qu'il fut souverain,
Venoit au champ de Mars les armes à la main ;
Des discours d'un Primat s'ils ressentoient les charmes,
Leurs boucliers d'airain qu'ils frappoient de leurs armes,
Lui portoient leur hommage, en le faisant pâlir ;
C'est ainsi qu'au sénat nous devons applaudir.
Point de ces vils cordons donnés à l'aventure ;

Ne sommes nous pas tous, enfans de la nature,
Sacrés, comme nos chefs, et tous égaux en droits?
On ne doit du respect qu'aux tout-puissantes loix.
Est-ce par des cordons qu'un grand homme s'honore?
Des cordons? des liens, des chaînes que j'abhore,
Tous ces cordons pourprés qui les rendent si vains,
Regardez, c'est du sang du peuple qu'ils sont teints.

LE NOUVEAU TRIBUN.

En vous est tout l'espoir de vos malheureux freres,
Il faut les secourir, mais les heures sont cheres,
Le tems vole, et bientôt amenera le jour,
Où le plus grand des biens doit périr sans retour:
Pour sauver du *Sénat*, les plus grands personnages,
Allez, osez au roi demander des otâges.

UN TRIBUN.

Tribuns, ignorez vous quelles séveres loix
Aux timides mortels cachent ici les Rois,
Au fond de leurs palais leur majesté terrible
Affecte à leurs sujets de se rendre invisible,
Et la mort est le prix de tout audacieux
Qui sans être appellé se présente à leurs yeux.

UN AUTRE.

Vous parlez d'un péril, qui frappe votre vie!
La vie est-elle à vous? Elle est à la patrie.
Qui sait, lorsqu'en ces lieux, Dieu conduisit vos pas,
Si pour sauver son peuple; il ne vous gardoit pas?
Cette éloquente voix, Dieu vous l'a t'il donnée
Pour être un vain spectacle à l'envie étonnée,
Ou comme les Visirs prêcher des lieux communs?
Pour un plus noble usage il garde ses Tribuns,

S'immoler pour le peuple et pour son héritage ;
Voilà d'un vrai Tribun la gloire et le partage,
Trop heureux quand pour lui vous hazardez vos jours!
Et quel besoin le peuple a-t-il de vos secours,
Que peuvent contre lui tous les Rois de la terre?
Envain ils s'uniroient pour lui faire la guerre,
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer,
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer,
Au seul son de sa voix le despotisme tremble,
Il voit comme un néant tous les tyrans ensemble,
Et vos superbes Rois, et tous vos Potentats,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étoient pas.

LE NOUVEAU TRIBUN.

Vous avez à punir une audace cruelle,
Le peuple qui regarde éprouve vôtre zèle,
C'est lui qui m'excitant à vous oser chercher,
Devant moi, chers Tribuns, a bien voulu marcher,
Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,
Vous n'en verrez pas moins éclater ses merveilles,
Il peut chasser un traître, il peut briser nos fers
Par la plus foible main qui soit dans l'univers;
Et vous, qui n'aurez point accepté cette grace,
Vous perirez peut-être, et toute votre race.

LE GÉNIE DE LA FRANCE.

Disons avec respect, mais avec fermeté :
Auguste souverain, que votre Majesté,
D'un peuple qui se lasse écarte les allarmes :
Ami des saintes loix, il veut prendre les armes
Pour garder le sénat et vous et ses foyers;

Des Visirs ont blessé ses regards effrayés :
Croyant tenir d'eux seuls toutes leurs espérances,
D'aveugles instrumens serviroient leurs vengeances ;
Ecartez-les.

UN AUTRE.

-- Tribuns par le salut de tous,
Je ne vous parle pas de vos dangers à vous,
Pour prévenir les maux d'un avenir sinistre,
La fureur des brigands payés par un ministre,
Les intrigues des cours ; sur-tout, si vous craignez
Ces hommes saintement, à vous perdre, acharnés,
Un feu sacerdotal, une rage cruelle,
Qui couve sous la cendre une haine éternelle,
Tribuns, si vous craignez la mort des scélerats,
Déployez à l'instant l'appareil des combats,
Et si l'on ne veut pas que nous aimions la gloire,
Qu'ils achetent bien cher une indigne victoire,
Rendez guerre pour guerre. Il est des maux plus grands;
Que de cesser de vivre esclave des tyrans.

LE POETE.

Vous ne connoissez pas cette ligue infernale,
Dont la pitié perfide au Roi seul est fatale ;
C'est lui seul qu'on veut perdre et nous qu'on veut trahir ;
Allons, jusqu'à son trône il nous faut parvenir;
Il faut jusqu'à son cœur nous frayer une route.

UN TRIBUN.

Que dites vous, ô ciel!

LE POETE.

Vois ce qu'il nous en coûte

Pour avoir renoncé pat tant de lâchetés,
Au droit de nous défendre et garder nos cités,
C'est le Visir qui régne, et voilà vôtre crime!
Je ne connois qu'un chef, un maître légitime,
Chargé d'exécuter les décrets du sénat,
C'est mon Roi, le soutien, le pere de l'état!

LE GÉNIE DE LA FRANCE.

Au Roi, dès aujourd'hui, nous servirons de garde.

LE POETE.

Tribuns d'un peuple libre, arborez la cocarde!

UN TRIBUN.

Nommez-donc vos couleürs.

UN TRIBUN.

Bleu.

UN AUTRE.

Du rouge.

UN AUTRE.

Et du blanc.

LE POETE.

Rouge, couleur de feu, c'est la couleur d'un Franc;
Elle peint son courage à venger une injure,
C'est celle du soleil, du Christ, de la Nature,
C'est la sainte couleur des plus heureux climats,
La couleur la plus chere aux plus vaillants Soldats.
Dans les champs de l'honneur, quand le fer les dévore,
Les plus nobles guerriers la regardent encore.

Assemblons

Assemblons les Tribuns, les hommes éclairés,
Que les noms vertueux de l'oubli soient tirés.

TOUS LES TRIBUNS.

J'irai.

UN TRIBUN.

Je périrai, s'il faut que je périsse.

LE POETE.

J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.

SCENE III.

LE CHŒUR.

UNE JEUNE FILLE.

A Nos sanglots donnons un libre cours,
Pleurons et gémissons mes fidèles compagnes,
Levons les yeux vers les saintes montagnes
D'où l'innocence attend tout son secours:
O mortelles allarmes,
La liberté périt. Pleurez mes tristes yeux
Il ne fut jamais sous les cieux
Un si juste sujet de larmes!

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles allarmes!

UNE JEUNE FILLE.

N'étoit-ce pas assez qu'un Visir odieux

De la beauté modeste, eût détruit tous les charmes;
Et jetté ses enfans en d'exécrables lieux.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles allarmes!

UNE JEUNE FILLE.

Foibles agneaux livrés à des loups furieux
Nos soupirs sont nos seules armes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles allarmes!

UNE JEUNE FILLE.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens
Qui parent notre tête.

UNE AUTRE.

Revêtons-nous d'habillemens
Conformes à l'horrible fête
Qu'un féroce Visir dans son cœur nous apprête.

LE CHŒUR DES JEUNES FILLES.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens
Qui parent notre tête.

UNE JEUNE FILLE.

Quel carnage de toutes parts,
On égorge à la fois les enfans, les vieillards,
Et la sœur et le frere,
Et la fille et la mere,

Le fils dans les bras de son pere.
Que de corps entassés, que de membres épars
Privés de sépulture !
Grand Dieu tes saints sont la pâture
Des tigres et des léopards.

UNE AUTRE.

Hélas ! si jeune encore ?
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur.
Ma vie à peine a commencé d'éclore.
Je tomberai comme une fleur
Qui n'a vu qu'une aurore.
Hélas ! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?

UNE AUTRE.

Des offenses d'autrui, malheureuses victimes,
Que nous servent; hélas, ces regrets superflus ?
Des Visirs ont proscrit les plus dignes vertus,
Et nous l'avons souffert; ces monstres ne sont plus,
Mais nous portons la peine de leurs crimes.

UN JEUNE HOMME.

Non, non, nous ne souffrirons pas
Que des Visirs égorgent l'innocence,
Qu'ils blessent le sénat par d'éternels combats:
Armons nos mains, courons à sa défense.

UN AUTRE.

Quoi, diroit la postérité,
Est-ce donc là ce peuple si vanté ?

Ce peuple juste et bon par excellence,
Cet ami de la liberté,
Dont les plus fiers tyrans redoutoient la puissance ?

UN AUTRE.

Le peuple Franc sera victorieux,
Frémissez, maîtres de la terre,
Sa voix terrible à l'égal du tonnerre
Renversera l'audacieux.

UNE JEUNE FILLE.

Prends le sénat sous ta défense.

TOUT LE CHŒUR.

Non, non, nous ne souffrirons pas
Que d'atroces Visirs égorgent l'innocence,
Et blessent nos Tribuns par d'eternels combats.

UNE JEUNE FILLE.

Donne au sénat la victoire;
Tu vois nos pressans dangers;
Ne souffre pas que ta gloire
Passe à des Visirs étrangers.

UN JEUNE HOMME.

Arme-toi, viens nous défendre :
Descends tel qu'autre fois, Rome te vit descendre
Que les méchans apprennent aujourd'hui
A craindre ta colere.
Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère
Que le vent chasse devant lui.

UN AUTRE.

N'es-tu pas ce peuple terrible
Qui sut punir l'audace des Romains ?
Ne descends-tu pas des Germains,
Peuple qu'on nous a *peint toujours bon et sensible* ?

UN AUTRE.

Et cependant au cœur des perfides humains,
Il plongeoit à plaisir ses indomptables mains,
Et buvoit dans leur crâne en son ire inflexible !

UN AUTRE.

N'est-ce donc pas ta force irrésistible,
Qui jadis des Anglois, si nombreux et si vains,
Même dans leurs foyers, fit un carnage horrible ?

TOUT LE CHŒUR.

Non, non, nous ne souffrirons pas
Qu'un atroce Visir égorge l'innocence,
Qu'il insulte au sénat, par d'éternels combats :
Aux armes, Citoyens, courons à sa défense.
Vengeance, vengeance.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

La chambre où est le trône du Roi des Francs.

SCENE PREMIERE.

ARISTOCRATE ET LE CHEF DES NOIRS.

ARISTOCRATE.

Hé quoi, lorsque le jour commence à peine à luire ;
Dans ce lieu redoutable oses-tu m'introduire ?

LE NOIR.

Vous savez qu'on s'en peut reposer sur ma foi ;
Que ces portes, Seigneur, n'obéissent qu'à moi ;
Venez, par-tout ailleurs, on pourroit nous entendre.

ARISTOCRATE.

Quel est donc le secret que tu me veux apprendre ?

LE NOIR.

Seigneur, de vos bienfaits, mille fois honoré,
Je me souviens toujours que je vous ai juré
D'exposer à vos yeux, par des avis sincères,
Tout ce que ce palais renferme de mystères.

Le Roi, d'un noir chagrin paroît enveloppé,
Quelque songe effrayant cette nuit l'a frappé,
Pendant que tout gardoit un silence paisible;
Sa voix s'est fait entendre avec un cri terrible;
J'ai couru, le désordre étoit dans ses discours,
Il s'est plaint d'un péril qui menaçoit ses jours;
Il parloit d'ennemi, de ravisseur farouche,
Et le nom de la Reine est sorti de sa bouche;
Il a, dans ces horreurs, passé toute la nuit;
Enfin, las d'appeller, un sommeil qui le fuit,
Pour écarter de lui ces images funèbres,
Il s'est fait apporter ces annales célèbres,
Où les faits de l'Europe avec soin amassés
Par de fidèles mains chaque jour sont tracés;
On y conserve écrits le service et l'offense,
Monumens éternels d'amour et de vengeance:
Le Roi que j'ai laissé plus calme dans son lit,
D'une oreille attentive écoute ce récit.

ARISTOCRATE.

De quel tems de l'Europe a-t-il choisi l'histoire?

LE NOIR.

Il revoit tous ces jours d'odieuse mémoire,
Où l'hypocrite impur, errant de toutes parts,
Ne prêche que bûchers, que poisons, que poignards;
Monstre qui s'éternise, et n'enfante personne;
Qui partage à son gré, trésors, honneurs, couronne;
Se nourrissant toujours de morts, d'assassinats;
Des plus lâches forfaits qui souilloit nos états;
Qui plaçoit dans les cieux sa malice féconde,

Pour s'en faire un lévier, et remuer le monde,
Et qui forgeoit sans cesse en ses noirs souterrains
Des invisibles fers pour les foibles humains.
Mais quel trouble vous-même aujourd'hui vous agite ?
Votre ame en m'écoutant paroît toute interdite ?
L'heureux Visir a-t-il quelques secrets ennuis ?

ARISTOCRATE.

Peux-tu le demander dans la place où je suis.
Haï, craint, envié, souvent plus misérable
Que tous les malheureux que mon pouvoir accable !

LE NOIR.

Hé, qui jamais du ciel eût des regards plus doux ?
Vous voyez l'univers prosterné devant vous.

ARISTOCRATE.

L'univers ! tous les jours un homme... Un vil esclave
D'un front audacieux me dédaigne et me brave.

LE NOIR.

Quel est cet ennemi de l'Etat et du Roi ?

ARISTOCRATE.

Le vil Tribun du peuple est-il connu de toi ?

LE NOIR.

Qui ? ce chef d'une race abominable, *impie* ?

ARISTOCRATE.

Oui, lui-même.

LE NOIR.

Hé, seigneur, d'une si belle vie,
Un si foible ennemi peut-il troubler la paix ?

ARISTOCRATE.

ARISTOCRATE.

L'insolent devant moi ne se courba jamais.
En vain de la faveur du plus grand des Monarques ;
Tout révere, à genoux, *les glorieuses* marques,
Lorsque d'un saint respect, tous les princes touchés
N'osent lever leurs fronts à la terre attachés,
Lui, fièrement assis et la tête immobile,
Traite tous ces honneurs d'impiété servile,
Présente à mes regards un front séditieux,
Et ne daigneroit pas au moins baisser les yeux :
Du sénat cependant, il assiége la porte,
A quelque heure en ce lieu, que j'entre ou que je sorte,
Son visage odieux m'afflige et me poursuit,
Et mon esprit troublé le voit encor la nuit.
Ce matin, j'ai voulu devancer la lumière,
Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussière,
Le front chargé d'ennuis, tout pâle, mais son œil
Conservoit du sénat la puissance et l'orgueil.
D'où lui vient, cher ami, cette impudente audace ?
Toi qui dans ce palais voit tout ce qui se passe,
Crois-tu que quelque voix ose parler pour lui ?
Sur quel roseau fragile a-t-il mis son appui ?

LE NOIR.

De la secte des Noirs, son avis salutaire,
Jadis a découvert le complot sanguinaire.
Le Roi promit alors de le récompenser :
Le Roi, depuis ce tems, paroît n'y plus penser.

ARISTOCRATE.

Non, il faut à tes yeux dépouiller l'artifice ;

J'ai su de mon destin corriger l'injustice :
Dans les mains de la cour, jeune enfant apporté,
Je gouverne l'empire où je fus acheté;
Mes richesses, des Rois égalent l'opulence;
Environné d'enfans, soutiens de ma puissance,
Il ne manque à mon front que le bandeau royal;
Cependant (des mortels, aveuglement fatal !)
De cet amas d'honneurs, la douceur passagère
Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère;
Mais le Tribun du peuple et sa voix que je hais,
Dans ce cœur malheureux, enfoncent mille traits :
Et toute ma grandeur me devient insipide,
Tandis que le soleil éclaire ce perfide.

LE NOIR.

Vous serez de sa vue affranchi dans dix jours;
Sa nation entière est promise aux vautours.

ARISTOCRATE.

Ah ! que ce terme est long à mon impatience :
C'est lui, je te veux bien confier ma vengeance,
C'est lui, qui devant moi, refusant de ployer,
Les a livrés au bras qui les va foudroyer.
C'étoit trop peu pour moi d'une telle victime :
La vengeance trop foible attire un second crime;
Un homme tel que moi, quand on l'ose insulter
Dans sa juste fureur ne peut trop éclater :
Il faut des chatimens dont l'univers frémisse;
Qu'on tremble en comparant l'offense et le supplice;
Que tous leurs Sénateurs dans le sang soient noyés.
Je veux qu'on dise un jour aux siecles effrayés :

Il fut de vils Tribuns une exécrable race,
De leur cris insolens on chérissoit l'audace,
Un seul, d'*Aristocrate* attira le courroux,
Aussitôt de la terre ils disparurent tous.

LE NOIR.

Ce n'est donc pas le sang d'une race maudite,
Dont la voix, à les perdre en secret vous irrite?

ARISTOCRATE.

Je sais, que descendu de ce sang malheureux,
J'aurois dû les défendre et non m'armer contre eux.
Mon âme à ma grandeur toute entière attachée,
Des intérêts du sang est foiblement touchée.
Le Tribun est coupable et que faut-il de plus?
Je prévins le Monarque et trompai ses vertus.
J'inventai des couleurs, j'armai la calomnie,
J'intéressai sa gloire; il trembla pour sa vie.
Je peignis les Tribuns, riches, séditieux,
La lumière est le Dieu qu'ils réverent aux cieux.
Jusqu'à quand souffre-t-on qu'un tel *Sénat* respire,
Et d'un culte profane infecte votre empire,
Etranges novateurs, à nos loix opposés,
Et même en leurs débats sans cesse divisés,
N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes;
Et détestés par-tout, détestent tous les hommes;
Prévenez, punissez leurs insolens efforts,
De leur dépouille enfin, grossissez vos trésors.
Je dis... et l'on me crut. Le Roi, dès l'heure même,
Mit dans ma main le sceau de son pouvoir suprême.
Assure, me dit-il, le repos de ton Roi.

Vas, perds ces orgueilleux; leur dépouille est à toi.
Ainsi l'on condamna l'infernale assemblée;
Du carnage, en secret, je reglai la journée;
Mais de ce traître enfin le trépas différé,
Fait trop souffrir mon cœur de son sang altéré.
Un je ne sais quel trouble empoisonne ma joie,
Pourquoi dix jours encor faut-il que je le voie?

LE NOIR.

Et ne pouvez-vous pas d'un mot l'exterminer?
Dites au Roi, Seigneur, de vous l'abandonner.

ARISTOCRATE.

Je viens pour épier le moment favorable,
Tu connois comme moi, ce Prince inexorable;
Tu sais combien terrible en ses soudains transports,
De nos desseins souvent il rompt tous les ressorts;
Mais à me tourmenter ma crainte est trop subtile;
Le Tribun à ses yeux est une âme trop vile.

LE NOIR.

Que tardez-vous? Allez et faites promptement
Elever de sa mort le honteux instrument.

ARISTOCRATE.

J'entends du bruit, je sors. Toi, si le Roi m'appelle...

LE NOIR.

Il suffit.

SCENE II.

LE ROI ET LE FRANC.

LE ROI.

Ainsi donc sans cet avis fidele

(*Il s'assied sur son Trône et fait un signe pour éloigner les gardes*).

Le Citoyen zélé, qui d'un œil si subtil,
Sut de leur noirs complots développer le fil,
Montrant sur mes états leur main déjà levée;
Enfin par qui la France avec moi fut sauvée;
Quel honneur pour sa foi, quel prix a-t-il reçu?

LE FRANC.

On l'a persécuté c'est tout ce que j'ai su.

LE ROI.

O d'un trop grand service, oubli trop condamnable,
Des embarras du Trône effet inévitable,
De soins tumultueux un Prince environné
Vers de nouveaux objets est sans cesse entraîné.
L'avenir l'inquiete, et le présent le frappe;
Mais plus prompt que l'éclair le passé nous échappe,
Parmi tant de mortels, à toute heure empréssés
A nous faire valoir leurs soins intéressés,
Il ne s'en trouve point, qui, touchés d'un vrai zele,

Prennent à notre gloire un intérêt fidele ;
Du mérite oublié nous fassent souvenir,
Trop prompts à nous parler de ce qu'il faut punir;
Ah ! que plutôt l'injure échappe à ma vengeance,
Qu'un si rare bienfait à ma reconnoissance !
Et qui voudroit jamais s'exposer pour son Roi !
Ce mortel qui montra tant de zele pour moi,
Vit-il encore ?

LE FRA NC.

Il voit l'astre qui vous éclaire.

LE ROI.

Et que n'a-t-il plutôt demandé son salaire ?
Quel pays reculé le cache à mes bienfaits ?

LE FRANC.

On le voit rarement entrer dans ce Palais ;
Sans se plaindre de vous ni de sa destinée,
Il remplit de travaux sa vie infortunée.

LE RROI.

Et je dois d'autant moins oublier la vertu,
Qu'elle meme s'oublie. Il se nomme, dis-tu ?

LE FRANC.

C'est un nom emprunté que je viens de vous lire.

LE ROI.

Et quel est son vrai nom ?

LE FRANC.

Puisqu'il faut vous le dire,
C'est un de ces Tribuns à périr destinés,
Des rives de l'Iton sur la Seine amenés.

LE ROI.

C'est un Tribun! ô ciel! Sur le point que la vie,
Par les *NOIRS*, conjurés, m'alloit être ravie,
Il rend par ses travaux leurs efforts impuissans.
Un Tribun m'a sauvé du glaive des méchans!
Mais puisqu'il m'a sauvé, quel qu'il soit, il n'importe.
Holà, quelqu'un.

SCENE IV.

LE ROI, LE FRANC ET LE CHEF DES NOIRS.

LE NOIR.

SEIGNEUR.

LE ROI.

Regarde à cette porte.
Vois s'il s'offre à tes yeux quelque grand de ma Cour.

LE NOIR.

Aristocrate est là, qui veille avant le jour.

LE ROI.

Qu'il entre. Ses avis m'éclaireront peut-être.

SCENE V.

LE ROI, ARISTOCRATE, CHEF DES NOIRS ET LE FRANC.

LE ROI.

Approche, heureux appui du trône de ton maître,
Ame de mes conseils, et qui seul tant de fois
Du sceptre dans ma main as soulagé le poids,
Un reproche secret embarasse mon âme,
Je sais combien est pur le zèle qui t'enflamme,
Le mensonge jamais n'entra dans tes discours,
Et mon intérêt seul est le but où tu cours.
Dis moi donc. Que doit faire un prince magnanime
Qui veut combler d'honneurs un mortel qu'il estime ?
Par quel gage éclatant, et digne d'un grand roi,
Puis-je récompenser le mérite et la foi ?
Ne donne point de borne à ma reconnoissance,
Mesure tes conseils sur ma vaste puissance.
Dis.

ARISTOCRATE. (*bas, à part.*)

-- C'est pour toi, Visir, que tu vas prononcer.
Et quel autre que toi peut-on récompenser

LE

LE ROI.

Parle, que penses-tu?

ARISTOCRATE.

-- Je cherche et j'envisage
Des Princes les plus grands la conduite et l'usage;
Mais à mes yeux envain je les rappelle tous;
Pour vous régler sur eux que sont-ils près de vous?
Votre regne aux neveux doit servir de modèle.
Vous voulez d'un grand cœur reconnoître le zèle,
L'honneur seul peut flatter un esprit généreux.
Je voudrois donc, seigneur, que ce mortel heureux,
De zèle pour son Roi dont l'âme est enflammée,
Fût proclamé par vous chef d'une grande armée,
Que les Ducs dans l'empire, après vous, les premiers,
Tinssent à grand honneur d'être ses écuyers;
Et précédant sa course, en habits magnifiques,
Criassent à l'envi dans les places publiques:
» *Voilà votre Sauveur!* C'est ainsi que le Roi
» Honore le mérite et couronne la foi».

LE ROI.

Je vois que la sagesse, elle-même t'inspire,
Avec mes volontés ton sentiment conspire.
Va, ne perds point de tems. Ce que tu m'as dicté,
Je veux de point en point qu'il soit exécuté.
Tu connois le Tribun qui sauva ma patrie,
A qui je dois mon trône, et ma gloire et ma vie;
C'est lui que je prétends honorer aujourd'hui,
Ordonne son triomphe et marche devant lui!

ARISTOCRATE. (*à part,*)
Dieux!

SCENE V.

LE ROI ET LE FRANC.

Plus la récompense est grande et glorieuse,
Plus de ces vils Tribuns la race est odieuse;
Plus j'assure ma gloire et montre avec éclat
Combien le plus grand Roi, redoute d'être ingrat.
On verra l'innocent discerné du coupable.
Je n'en perdrai pas moins leur race abominable.
Leur crime! ....

SCENE VI.

LE ROI, LUTECE, *suivie d'une foule de jeunes* FILLES *et de plusieurs* TRIBUNS.

LE ROI.

Sans mon ordre on porte ici ses pas!
Quel mortel insolent vient chercher le trépas,
Gardes, c'est vous, Lutece, et sans être attendue!

LUTECE.

Mes filles, soutenez vôtre mere éperdue,
Je me meurs, Dieu puissant!

LE ROI.

Quelle étrange pâleur
De son teint tout-à-coup efface la couleur?
Vivez. Que craignez vous? suis-je pas votre pere?
Est-ce pour vous qu'est fait un ordre si sévère?
Je me trouble moi-même, et sans frémissement
Je ne puis voir sa peine et son saisissement;
Calmez votre frayeur, ô ma fille, ô Lutece,
Du cœur de votre roi souveraine maîtresse,
Éprouvez seulement son ardente amitié,
Faudroit-il de mes jours vous donner la moitié?
Quel intérêt, quels soins vous agitent, vous pressent,
Je vois qu'en m'écoutant, vos yeux au ciel s'adressent,
Parlez; de vos desirs le succès est certain,
Si ce succès dépend d'une mortelle main.

LUTECE.

O bonté qui m'assure autant qu'elle m'honore,
Un intérêt pressant veut que je vous implore;
J'attends ou mon malheur ou ma félicité,
Et tout dépend, Seigneur, de votre volonté.

LE ROI.

Chers enfans, croyez-moi, ce sceptre, cet empire,
Et ces profonds respects que la terreur inspire,
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,

Et fatiguent souvent leur triste possesseur;
Je ne trouve qu'en vous, je ne sais quelle grace
Qui me charme toujours et jamais ne me lasse;

(*à Lutece*).

De l'aimable beauté doux et puissans attraits;
Tout peint dans ses regards les charmes de la paix;
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres;
Que dis-je? sur mon trône, assis auprès de vous,
De mes noirs ennemis j'en crains moins le courroux;
Vos terribles regards ornent mon diadême
D'un éclat qui le rend superbe au sénat même.
Osez donc me répondre et ne me cachez pas
Quel sujet important conduit ici vos pas.

LUTECE.

Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable;
Permettez, avant tout, que je puisse, à ma table;
Recevant aujourd'hui mon souverain Seigneur,
Admettre *Aristocrate*, à cet excès d'honneur.
J'oserai devant lui rompre ce grand silence,
Et j'ai pour m'expliquer besoin de sa présence.

LE ROI.

Dans quelle inquiétude, ô ciel, vous me jettez,
Toutefois, qu'il soit fait comme vous souhaitez.
Qu'on cherche le Visir et qu'on lui fasse entendre
Qu'invité chez Lutece, il ait soin de s'y rendre.

SCENE VII.

UNE PARTIE DU CHŒUR.

UNE JEUNE LUTÉCIENNE.

Seroit-ce le Visir qui le doit emporter ?
Tribuns, que pensez vous de l'état où nous sommes ?
Seroit-ce les plus noirs des hommes,
Dont les œuvres vont éclater ?

UN TRIBUN.

Tel qu'un ruisseau docile
Obéit à la main qui détourne son cours,
Et laissant de ses eaux partager le secours ;
Va rendre tout un champ fertile ;
Peuple, des justes loix arbitre souverain,
Le cœur des Rois est ainsi dans ta main.

UN AUTRE.

O peuple Franc, dissipe enfin cette ombre !
Des vœux de tes Tribuns quand seras-tu touché ?
Quand sera le voile arraché
Qui sur les yeux des Rois jette une nuit si sombre ?
Le crime d'un Visir restera-t-il caché ?

UNE JEUNE FILLE.

Parlons plus bas. Ciel, si quelque âme vile
Écoutant nos discours nous alloit déceler ?

UN TRIBUN.

Quoi! peuple Franc, une crainte servile
Semble déjà vous faire chanceler,

LE VIEILLARD.

Tribuns, dans vos bontés, le peuple se confie,

UNE JEUNE FILLE.

Au bonheur du méchant qu'un autre porte envie,

UNE AUTRE.

Tous ses jours paroissent charmans,
L'or éclate en ses vêtemens,
Son orgueil est sans borne, ainsi que sa richesse;
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissemens,
Il s'endort, il s'éveille au son des instrumens,
Son cœur nage dans la molesse.

UNE AUTRE.

Pour comble de prospérité,
Il espére revivre en la postérité,
Et d'enfans à sa table une riante troupe,
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

UN JEUNE HOMME.

Pour contenter ses frivoles desirs
Un Visir insensé vainement se consume.
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaisirs;

UN AUTRE.

Il erre à la merci de sa propre inconstance,
Son cœur est toujours agité;
Ne cherchons la félicité
Que dans la paix de l'innocence!

UN TRIBUN.

Le despotisme envain la recherche, elle fuit;
Et le calme dans son cœur ne trouve point de place:
Le glaive au dehors le poursuit;
Le remords au dedans le glace.

UNE JEUNE FILLE (*avec ivresse*)

La gloire des méchans en un moment s'éteint,
L'affreux tombeau pour jamais les dévore;
Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint,
Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore!

UN TRIBUN.

Fuyez donc à l'instant cette profâne cour;
Et voyons si Lutece apprête son retour.

Fin du second Acte.

ACTE III.

On apperçoit, dans l'enfoncement, le palais du Roi, le VAISSEAU des enfans d'Isis, (ou temple des enfans de la lumiere); et sur une porte on lit en lettres d'or cette inscription : LE SÉNAT.

Un Tribun, avec les marques d'un commandant général, arrive suivi d'un nombreux cortege de gardes *Lutéciennes*, et d'un grand concours de peuple.

SCENE PREMIERE.

LE COMMANDANT GÉNERAL.

O Sénat, nom chéri, j'ai su dès mon enfance;
Qu'il exista jadis, un Sénat dans la France;
Un peuple aveugle, injuste, a méprisé sa loi,
Et la Nation Franche a violé sa foi;
Elle a répudié, ses Tribuns et ses Peres,
Pour rendre à des Visirs des honneurs adulteres;
Maintenant

Maintenant elle sert, sous un joug étranger,
Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger;
De superbes Visirs, insultant à nos larmes,
Contre un Sénat auguste osent tourner leurs armes,
Et veulent aujourd'hui, qu'un même coup mortel
Abolisse son nom, ses loix et son autel.

Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,
Qui romproit, O Sénat, la foi de tes oracles,
Raviroit à des *Francs*, le plus cher de tes dons,
La liberté promise et que nous attendons!
Non, non, ne souffre pas que des Visirs farouches
Ivres de notre sang, ferment les seules bouches
Qui dans tout l'Univers, célebrent tes bienfaits;
Viens confondre, des cours les indignes valets.

Pour moi, qui fus nourri parmi ces infideles,
Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles,
Et que je mets au rang des profanations,
Leur table, leurs festins et leurs libations;
Que des médailles d'or je déteste la pompe,
Dont l'éclat est fatal au peuple qu'elle trompe.

J'attendois le moment, marqué dans ton arrêt,
Pour oser d'un grand peuple embrasser l'intérêt;
Ce moment est venu; ma prompte obéissance
Va d'un Roi redoutable affronter la présence;
France, que ton génie accompagne mes pas.
Toi, sainte vérité, qu'un Roi ne connoît pas,
Commande en me voyant, que son courroux s'appaise,
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise.

(*Il sort suivi de tout le peuple.*)

SCENE II.

ARISTOCRATE ET UNE JEUNE FEMME DE LA COUR.

LA JEUNE FEMME.

De vos gardes on sait l'exécrable festin ;
On va veiller sur eux aux portes du jardin.
Croyez-vous effrayer Lutèce et son armée ?
Ecoutez les conseils d'une amie allarmée.

ARISTOCRATE.

L'enlever, pour le perdre !

LA JEUNE FEMME.

O ciel ! Y pensez-vous !
Un peuple qui l'adore ! --- Ah ! vous périrez tous.
Si le mal vous aigrit que le bienfait vous touche ;
Je l'ai cent fois appris de votre propre bouche,
Quiconque ne sait pas dévorer un affront,
Ni de fausses couleurs se déguiser le front,
Loin de l'aspect des Rois qu'il s'écarte, qu'il fuie;
Il est des contre-temps qu'il faut qu'un sage essuye;
Souvent avec prudence un outrage enduré
Aux honneurs les plus hauts a servi de degré.

ARISTOCRATE.

O douleur, o supplice affreux à la pensée,
O honte, qui jamais ne peut être effacée !

Un vil Tribun du Tiers, l'opprobre des humains,
S'est donc vu d'un laurier couronné par mes mains;
C'est peu qu'il ait sur moi remporté la victoire;
Malheureux, j'ai servi de hérault à sa gloire?
Le traître, il insultoit à ma confusion!
Et tout le peuple même, avec dérision,
Observant la rougeur qui couvroit mon visage,
De ma chûte certaine en tiroit le présage.
Roi cruel, ce sont-là les jeux où tu te plais!
Tu ne m'as prodigué tes perfides bienfaits,
Que pour me faire mieux sentir ta tyrannie,
Et m'accabler enfin de plus d'ignominie.

LA JEUNE FEMME.

Pourquoi juger si mal de son intention?
Il croit récompenser une bonne action.
Dites, ne faut-il pas s'étonner au contraire,
Qu'il en ait si longtems différé le salaire?
Du reste, il n'a rien fait que par votre conseil,
Vous-même avez dicté tout ce triste appareil;
Vous êtes, après lui, le premier de l'empire.
Sait-il toute l'horreur qu'un Tribun vous inspire?

ARISTOCRATE.

Il sait qu'il me doit tout, et que pour sa grandeur
J'ai foulé sous les pieds, remords, crainte, pudeur;
Qu'avec un cœur d'airain exerçant sa puissance,
J'ai fait taire les loix et gémir l'innocence;
Que pour lui, du Sénat bravant l'aversion,
J'ai chéri, j'ai cherché la malédiction.
Et pour prix de ma vie à leur haîne opposée,
Le barbare aujourd'hui m'expose à leur risée.

LA JEUNE FEMME.

Ici, nous sommes seuls. Que sert de se flatter ?
Ce zèle que pour lui vous fîtes éclater,
Ce soin d'immoler tout à son pouvoir suprême,
Entre nous, avoient-ils d'autre objet que vous même ?
Et sans chercher plus loin, ces Tribuns désolés,
N'est-ce pas à vous seul que vous les immolez ?
Et ne craignez-vous pas que quelque avis funeste ?....
Enfin, la Cour nous hait, le peuple nous déteste,
Ce Tribun, il le faut confesser malgré moi,
Par ses travaux si grands, me cause quelque effroi;
Les malheurs sont souvent enchaînés l'un à l'autre,
Et sa race toujours fut fatale à la vôtre;
De ce léger affront songez à profiter;
Peut-être la fortune est prête à vous quitter.
Aux plus affreux excès son inconstance passe.
Prévenez son caprice, avant qu'elle se lasse;
Où tendez-vous plus haut ? je frémis, quand je voi,
Les abymes profonds qui s'offrent devant moi;
La chûte désormais, ne peut être qu'horrible.
Osez chercher ailleurs un destin plus paisible.
Songez que votre ayeul, et frémissez d'horreur,
Jadis fut lapidé par un peuple en fureur;
Et de ce Roi maudit, que la Grece ennemie
Chassa tous ses enfans de l'heureuse Arcadie;
Aux malices du sort, enfin dérobez-vous.
Vos plus riches trésors marcheront devant nous;
Mes enfans, jusqu'ici, méconnus de leur père,
Sans doute adouciront son deuil et sa misère;
N'ayez soin cependant, que de dissimuler.

Contente, sur vos pas, vous me verrez voler ;
La mer la plus terrible et la plus orageuse,
Est plus sûre pour nous que cette cour trompeuse ;
Mais à grands pas vers vous je vois quelqu'un marcher.
C'est je crois, le...

SCENE III.

LES PRÉCEDENS ET LE CHEF DES NOIRS.

LE CHEF DES NOIRS.

SEIGNEUR, je courois vous chercher ;
Votre absence en ces lieux suspend toute la joie,
Et pour vous y conduire, à la hâte on m'envoie.

ARISTOCRATE.

Et le Tribun est-il aussi de ce festin ?

LE NOIR.

A la table du Roi, portez-vous ce chagrin ?
Toujours de ce Tribun l'image vous désole.
Laissez-le s'applaudir d'un triomphe frivole ;
Pense-t-il d'un Roi juste éviter la rigueur ?
Ne possedez-vous pas son oreille et son cœur ?
On a payé le zele, on punira le crime,
Et l'on vous a, Seigneur, orné votre victime ;
Je me trompe, ou vos vœux, par les NOIRS secondés ;
Obtiendront plus encor que vous ne demandez.

ARISTOCRATE.

Croirai-je le bonheur que ta bouche m'annonce ?

LE NOIR.

J'ai d'un conseil secret entendu la réponse.
Ils disent que la main d'un perfide étranger
Dans le sang le plus pur est prête à se plonger,
Et le Roi, qui ne sait où trouver le coupable,
N'impute qu'aux tribuns ce projet détestable.

ARISTOCRATE.

Oui, ce sont, cher ami, des monstres furieux,
Il faut craindre sur-tout leur chef audacieux;
La terre avec horreur dès long-temps les endure,
Et l'on n'en peut trop tôt délivrer la nature.
Ah! je respire enfin. Je vous suis.

(*à la jeune femme.*)

Adieu.

LE NOIR.

Un essaim de beautés s'avance vers ce lieu,
Sans doute leur concert va commencer la fête;
Entrez, et recevez l'honneur qu'on vous apprête.

SCENE IV.

LE CHŒUR.

UNE JEUNE FILLE.

C'EST le Visir.

UNE AUTRE.

Lui-même! et j'en frémis, ma sœur.

UNE AUTRE.

Mon cœur, de crainte et d'horreur se resserre.

UN JEUNE HOMME.

Du peuple Franc, c'est l'indigne oppresseur.

UNE JEUNE FILLE.

C'est lui qui trouble la terre!

UN TRIBUN.

Peut-on en le voyant ne le connoître pas?
L'orgueil et le dédain sont peints sur son visage.

UN AUTRE.

On lit dans ses regards sa fureur et sa rage.

UNE JEUNE FILLE.

Je croyois voir marcher la mort devant ses pas.

UNE AUTRE.

Je ne sais si le Tigre a reconnu sa proie ;
Mais en nous regardant, mes sœurs, il m'a semblé,
Qu'il avoit dans les yeux une barbare joie
Dont tout mon sang est encore troublé.

UNE AUTRE.

Voyez *ARISTOCRATE* et ses *NOIRS* ! quelle audace !

UNE AUTRE.

Je le vois, mes sœurs, je le voi,
L'insolent près du Roi
A déjà pris sa place.

UNE AUTRE.

Ministres du festin, de grace dites-nous,
Quels mets à ces cruels, quel vin préparez-vous?

UN TRIBUN.

Le sang de l'orphelin,

UN AUTRE.

Les pleurs des misérables,

UN AUTRE

Sont leurs mets les plus agréables,

UN AUTRE.

Et leur breuvage le plus doux.

UNE JEUNE FILLE.

O mes sœurs, suspendez la douleur qui vous presse,
Chantons, on nous l'ordonne, et que puissent nos chants
Du plus aimé des Rois, mériter la tendresse,

Comme

Comme autrefois Racine et ses accords touchans
Calmoient d'un Roi jaloux la sauvage rudesse.

(*Tout le reste de cette scene est chanté*).

Que le peuple est heureux,
Lorsqu'un Roi généreux,
Craint dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime!
Heureux le peuple! Heureux le Roi lui-même!

TOUT LE CHŒUR.

O repos, ô tranquillité!
O d'un parfait bonheur assurance éternelle!
Quand la suprême autorité,
Dans ses conseils, a toujours auprès d'elle
La justice et la liberté!

UN TRIBUN.

Rois, chassez l'hypocrisie.
Ses criminels attentats
Des plus paisibles états
Troublent l'heureuse harmonie.

UN AUTRE.

Sa fureur, de sang avide,
Poursuit par-tout l'innocent,
Rois, prenez soin de l'absent,
Contre sa langue homicide.

UN AUTRE.

De ce monstre si farouche
Craignez la feinte douceur;
La vengeance est dans son cœur,
Et la pitié dans sa bouche.

UNE JEUNE FILLE.

La fraude adroite et subtile,
Seme de fleurs son chemin;
Mais sur ses pas vient enfin
Le repentir inutile.

UN TRIBUN.

D'un soufle l'Aquilon écarte les nuages,
Et chasse au loin la foudre et les orages;
Un Roi sage, ennemi du langage menteur,
Écarte d'un regard le perfide imposteur.

UN AUTRE.

J'admire un Roi victorieux,
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux.
Mais un Roi sage et qui hait l'injustice;
Qui sous la loi, du riche impérieux,
Ne souffre point que le pauvre gémisse;
Est le plus beau présent des cieux.

UNE JEUNE FILLE.

La veuve en sa défense espère;

UNE AUTRE.

De l'orphelin il est le pere.

UNE AUTRE.

Et les larmes du juste, implorant son appui,
Sont précieuses devant lui.

UNE JEUNE FILLE.

Détourne, Roi puissant, détourne tes oreilles,
De tout conseil barbare et mensonger,
Il est tems que tu t'éveilles;
Dans le sang innocent ta main va se plonger,
Pendant que tu sommeilles;
Détourne, Roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.

SCENE V.

LE ROI, LUTECE, LE POÈTE, ARISTOCRATE, LE CHEF DES NOIRS ET LES TRIBUNS.

LE ROI.

Oui, vos moindres discours ont des graces secretes;
Une noble pudeur à tout ce que vous faites
Donne un prix, que n'ont point ni la pourpre ni l'or:
Quel climat renfermoit un si rare trésor!
Dans quel sein vertueux avez-vous pris naissance?
Et quelle main si sage éleva votre enfance?
Mais dites, promptement, ce que vous demandez:
Parlez: tous vos desirs vous seront accordés.

LUTECE.

Puisque mon Roi lui-même à parler me convie,
J'ose vous implorer et pour ma propre vie,

Et pour les tristes jours d'un peuple infortuné
Qu'à périr avec moi vous avez condamné.

LE ROI.

A périr ! Vous! Quel Peuple ? Et quel est ce mystère ?

LUTECE.

Un ENVOYÉ du Peuple, un Tribun est mon pere ;
De vos ordres sanglans vous savez la rigueur !

ARISTOCRATE.

O Ciel !

LE ROI.

Ah! de quel coup me percez vous le cœur !
Ah Dieu !

LUTECE.

La voix du Peuple est la voix de Dieu même!

LE ROI.

Vous, fille d'un Tribun, eh quoi ! tout ce que j'aime,
Que je croyois du ciel les plus cheres amours,
Dans une source impure auroit puisé ses jours !
Malheureux !

LE POETE.

Vous pourrez rejetter sa prière ;
Mais je demande au moins que pour grace dernière
Jusqu'à la fin, Seigneur, vous m'entendiez parler,
Que sur-tout le Visir n'ose pas me troubler ?

LE ROI.

Parlez.

LE POETE.

O Dieu, confonds l'audace et l'imposture !
Ces *Tribuns* dont on veut délivrer la nature,
(Maudit soit le cœur dur qui n'a point fait d'ingrats,)
D'un Peuple franc et libre, autrefois les primats,
Bien sûrs qu'à ses traités ils la rendroient fidèle;
Sur un thrône ont placé LA FAMILLE ÉTERNELLE (1).
Un Tribun, par le Peuple ENVOYÉ dans ces lieux,
N'est point tel qu'un Visir le figure à vos yeux;
La nature est la loi qui parle en son ouvrage:
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Et protège à la fois, par des contrats sacrés,
Les peuples ou leurs chefs un instant égarés.
Des loix de la nature augustes interprètes,
On les nommoit sauveurs, précurseurs et prophêtes,
Les prêtres du soleil, les ENVOYÉS des cieux,
Les enfans du Vaisseau, des tout-puissans, des Dieux;
Tous les autres n'étoient que les enfans des hommes.
Cependant nous savions qu'ici-bas où nous sommes,
Un Dieu règne pour tous, et que le même sort
Attend également le foible et le plus fort;
Mais avant d'étaler nos savantes merveilles,
Il nous falloit trouver des yeux et des oreilles;
Alors dans l'ignorance, indifférent, passif,
L'homme dévoroit tout et s'endormoit oisif.

---

(1) La postérité de Hugues Capet, depuis plus de huit cents ans, est assise sur le trône, sans interruption, exemple unique parmi les Rois. Vid. *Hist. de l'Europ. mod.* par N. de Bonneville, vol. 2, chap. 18.

Nous créames un Dieu pour enfanter la gloire ;
Et placer, sous ses yeux, un temple de mémoire,
Où nos soins conservoient le mal comme le bien ;
Nous avions tout à faire et créer tout de rien.
Cachant la vérité dans un nuage sombre,
Nous allions promenant l'épaisseur de son ombre,
Et dans tout l'univers, en secret préparés,
Appeller des regards dignes d'être éclairés ;
Trop heureux de répandre une clarté plus pure !
O Soleil, ô flambeaux, ô Dieu de la nature,
Quel œil peut soutenir tous vos feux à la fois !
Toujours avec mesure, et par les mêmes loix,
Le flambeau du génie et le flambeau du monde,
Dispensent les rayons de leur clarté féconde.

Je ne vous peindrai point tous les noms révérés,
Pour payer nos bienfaits qui furent consacrés ;
Les plus NOIRS *imposteurs*, par des forfaits célèbres,
Osant à la lumière allier les ténèbres,
De la vérité pure ont souillé le flambeau ;
Ils croyoient, avec eux, l'enfermer au tombeau ;
Nous, toujours attentifs aux secretes intrigues,
Nous avons éclairé leurs exécrables ligues.
La voilà pure encor, *voilà la Vérité !*
Elle arrive toujours où luit la liberté.
Bientôt les *noirs* tyrans, seront réduits en poudre ;
Nous avons attaché les aîles de la foudre
A la voix du plus foible, aux soupirs innocens !
Et nous savons encor, par mille enchantemens,
Inoculer le verbe, incarner la lumière,
Et multiplier Dieu dans la nature entière.
De tous nos anciens noms il en reste encore un !

Flétriroient-ils encor le doux nom de Tribun !
Invisibles Tribuns, dans notre bienfaisance,
Nous mettons nos honneurs et notre récompense
A voir un citoyen, assis au dernier rang,
Dire un jour, en son cœur : Je suis du peuple Franc ;
Libre et pur comme l'air ; et dans ma république
Tout est fraternité, parenté germanique.
Vante moi tes Romains, jamais le peuple-Roi
Fut-il aussi terrible aussi juste que moi ?
Le peuple franc, comme eux, fait il d'injustes guerres ?
Les Francs veulent des Rois, mais des Rois qui soient peres,
Des chefs, pour recueillir leurs forces et leurs voix,
Pour qu'ils fassent regner la *Majesté* des loix !
Vous tous, au nom des loix, qu'un Roi des Francs menace,
Pâlissez, rangez-vous, que sa justice passe ;
Son regard fait mouvoir un monde, obéissant,
Ce Roi-là c'est un Dieu, car il est tout-puissant.
Tout le sert, sénat, peuple ; et pour lui l'impossible
Semble prendre une forme et devenir sensible.
Si nous restons cachés, il le faut avouer,
C'est qu'alors il est doux de s'entendre louer ;
C'est pour qu'un ennemi, dans sa haîne farouche ;
Ne soit pas insensible au bienfait qui le touche ;
A la vérité sainte il ne faut qu'une voix.
Si la loi, du plus foible a violé les droits,
L'invisible Tribun peut seul, par un vrai zèle,
Arracher dans les cœurs les forfaits qu'il révele ;
Ce n'est pas qu'un laurier ne le puisse flatter,
Mais pour qu'il en jouisse il veut le mériter ;

Dans le bonheur de tous son âme intéressée
N'a pas de n'aimer rien une joie insensée;
Mais il ne borne point ses regards au présent;
Il croit à l'avenir, et le voit et le sent;
Pour lui l'éternité n'est point une chimere,
S'il est fils aujourd'hui demain il sera père;
Et c'est pour arriver aux plus hautes vertus,
Qu'il remplit tout son cœur de bienfaits inconnus.

UN TRIBUN.

Mon corps ce n'est pas moi; ma pensée, où va-t-elle?
C'est un rayon qui part de mon âme immortelle;
Elle fuit, et je sens que je n'ai rien perdu;
Ce corps, dont je me sers, il te sera rendu
Poussiere, et si de rien jamais rien ne peut naître
J'étois, puisque je suis, et je dois toujours être.
Je m'enfonce, à plaisir, dans l'ombre du passé;
J'y cherche à débrouiller le fil embarrassé
D'une longue action, qui toujours se prolonge;
Et ce qu'on fait souvent, pour démêler un songe,
J'assemble les débris d'un sommeil agité;
Il semble quelquefois qu'on ait toujours été.

LE POETE.

Voilà des vrais Tribuns quelles sont les maximes!
Mais quand l'hypocrisie enfanta tous les crimes,
Les *Noirs* ont dérobé leurs noms pour les ternir.
Grand Dieu! change leurs cœurs au lieu de les punir.

LUTECE.

Ces Tribuns qu'on proscrit sont tes enfans, tes gardes.

Voudrois-

Voudrois-tu comme Edouard égorger tous mes Bardes?
Que n'espérions-nous point d'un Roi si généreux !
Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
Disions nous; un Roi regne, ami de l'innocence,
Par tout de son grand cœur on vantoit la clémence;
Tous nos Tribuns de joie en poussèrent des cris.!
Ciel, verra-t-on toujours, par de cruels esprits,
Des Princes les plus doux l'oreille environnée
Et du bonheur public la source empoisonnée!
Dans le fond des rochers un barbare enfanté
Est venu dans ces lieux soufler la cruauté.
Un ministre ennemi de votre propre gloire....

ARISTOCRATE.

De votre gloire! moi! Ciel! Le pourriez vous croire?
Moi, qui n'ai d'autre objet, ni d'autre Dieu....

LE ROI.

Tais toi.
Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton Roi.

LUTECE.

Notre ennemi cruel devant vous se déclare;
C'est lui; c'est ce ministre infidele et barbare,
Qui d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu
Contre notre innocence arme votre vertu.
Et quel autre grand Dieu qu'un monstre impitoyable
Auroit de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable!
Par tout l'affreux signal, en même-temps donné,
De meurtres remplira l'univers étonné.
On verra, sous le nom du plus juste des princes,
Un perfide étranger désoler vos provinces.
Et dans ce palais même, en proie à son courroux,
Le sang de vos enfans regorger jusqu'à vous.

Que reproche aux Tribuns sa haîne envenimée ?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée ?
Les a-t-on vu marcher parmi vos ennemis ?
Fut-il jamais aux loix citoyens plus soumis ?
Sachant qu'un Roi *fait-homme* adoroit sa patrie.
Tandis que votre main sur-elle appésantie
A leurs persécuteurs les livroit sans secours,
Ils conjuroient le ciel de veiller sur vos jours,
De rompre des méchans les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes,
N'en doutez-point, Seigneur, nous fûmes vos soutiens;
Sans les enfans d'Isis, braves Lutéciens,
Tous les Noirs, conjurés, éteignoient ta famille;
On massacroit ton fils, on égorgeoit ta fille;
A ta femme chérie on eut percé le sein,
Un Tribun a détruit cet infernal dessein,
Celui dont le courage arma la France entiere,
Celui qui t'a sauvé, ce Tribun, c'est mon pere.
Pénétré de respect pour vous et pour les loix
Il a parlé des *Noirs* et des flatteurs des Rois.
Delà cette fureur, sous d'autres noms couverte,
Qui proscrit les Tribuns et machine leur perte;
Envain de vos bienfaits les Tribuns sont parés;
Dans la cour du Visir sont déjà préparés,
Du plus cruel trépas les instrumens coupables;
Dans une heure, au plus tard, ces Tribuns vénérables,
Des conseils du Sénat, par son ordre arrachés,
Tout couvert de lauriers y seront attachés.

LE ROI.

Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon ame!
Tout mon sang de colere et de honte s'enflamme.

J'étois donc le jouet.... Ciel, daigne m'éclairer!
J'irai trouver mon peuple, on pourroit l'égarer.
Appellez les Tribuns, il faudroit les entendre.

UNE JEUNE FILLE.

Vérité que j'implore, acheve de descendre!

UNE AUTRE.

Que par mille tourmens il meure.----

UNE AUTRE.

Sans mourir!
Qu'il souffre tous les maux qu'il nous a fait souffrir.

UNE AUTRE.

Dieu, c'est lui qui sur nous attira ta colere.

LE ROI.

J'étudiois mon peuple, et le cœur de leur pere
Attendoit dans leurs yeux un conseil salutaire.
De l'avare oppresseur mes peuples affranchis,
D'un seul de mes regards retournoient enrichis.

UN TRIBUN.

Qu'importe qu'un Roi regne, appui de l'innocence,
Si d'infâmes Visirs trompent sa confiance.

UN TRIBUN.

Un Roi n'a point d'amis, il ne peut....

LE ROI.

Que dis-tu?

LE MEME TRIBUN.

Qu'un Roi n'a pas le droit de croire à la vertu.

UN TRIBUN.

Il ose, et se croit juste, en d'autres mains remettre
Mes destins qu'à lui seul j'ai bien voulu commettre.

UN AUTRE.

Sache que l'infortune est sans bras et sans voix,
Et que le crime heureux peut s'armer de tes loix.

Le Poëte AU ROI.

Vous pleurez!

UN AUTRE.

Sachez-donc avec quel artifice
A l'oreille des Rois l'imposture se glisse;
Je doute qu'une fois, à la fourbe échappé,
Le plus juste des Rois n'ait pas été trompé.

UN VIEILLARD.

Les siecles entassés ne cachent point le crime;
Mais que tu venges tard le foible qu'on opprime,
Grand Dieu, dans un repaire enseveli trente ans,
Je survis à ma force, et mes pas chancelans
Traînent d'un corps usé le déplorable reste.

UNE JEUNE FILLE.

Le Roi paroît plongé dans un penser funeste!

ARISTOCRATE *à Lutèce*.

D'un juste étonnement je demeure frappé.
Vos lâches ennemis m'ont trahi, m'ont trompé;

J'en atteste du ciel la puissance suprême !
En les perdant, j'ai cru vous assurer vous-même.
En faveur des Tribuns employez mon crédit;
Le Roi, vous le voyez, flotte encore interdit.
Je sais par quels ressorts on le pousse, on l'arrête,
Et fais, comme il me plaît, le calme et la tempête.
Les décrets du sénat déja me sont sacrés.
Parlez, vos ennemis, aussi-tôt massacrés,
Victimes de la foi que ma bouche vous *jure*,
De ma fatale erreur répareront l'injure.
Quel sang demandez-vous ?

LUTECE.

Va, traître, laisse moi.
Le sénat n'attend rien d'un méchant tel que toi;
Misérable, le Dieu, vengeur de l'innocence,
Tout prêt à te juger tient déja sa balance;
Bientôt ton juste arrêt te sera prononcé;
Tremble; son jour approche et ton regne est passé.

ARISTOCRATE.

Le peuple, je l'avoue, est un Dieu redoutable.
Mais veut-il que l'on garde une haîne implacable?
C'est en fait : mon orgueil est forcé de plier;
Le fier Aristocate est réduit à prier.

LE ROI
(*comme éveillé en sursaut*)

Quoi! le traître sur vous porte ses mains hardies?
Ah! dans ses yeux confus je lis ses perfidies;
Et son trouble, appuyant la foi de vos discours,
De tous ses attentats me rappelle le cours.
La vertu dans l'oubli ne sera plus cachée;
Qu'à ce monstre à l'instant l'âme soit arrachée;

Qu'appaisant par sa mort et la terre et les cieux,
De mes peuples vengés, il repaisse les yeux.

SCENE VI.

LE ROI, LUTECE, LE COMMANDANT GENERAL DES GARDES LUTECIENNES, PLUSIEURS TRIBUNS, LE CHŒUR.

LE ROI.

Tribuns, chéris du ciel, mon salut et ma joie,
Aux conseils des méchans mon cœur n'est plus en proie.
Mes yeux sont désillés, le crime est confondu.
(*Au Commandant général des gardes lutéciennes*,)
Viens briller près de moi dans le rang qui t'est du.
(*à un autre Tribun*,)
Reçois de mon Visir les biens et la puissance,
Posséde justement son injuste opulence.
(*à tous*,)
Je romps le joug funeste où les Francs sont soumis,
Je leur livre le sang de tous leurs ennemis;
Mon Senat, ses Tribuns, je veux qu'on les honore,
Et que la liberté soit le Dieu qu'on adore,
Rebâtissez son temple et peuplez vos cités,
Qué vos heureux enfans dans leurs solemnités,
Consacrent de ce jour le triomphe et la gloire,
Et qu'à jamais mon nom vive dans leur mémoire.

SCENE VII.

LES PRECEDENS ET LE CHEF DES NOIRS.

LE ROI.

Que voulez vous ?

LE NOIR.

Seigneur, le traître est expiré,
Par le peuple en fureur, à moitié déchiré,
On traîne, on va donner en spectacle funeste,
De son corps tout sanglant le déplorable reste.

UN TRIBUN.

Roi, qu'à jamais le ciel prenne soin de vos jours,
Le péril du Sénat demande un prompt secours.

LE ROI.

Oui, je t'entends, allons, par des ordres contraires,
Révoquer d'un méchant les ordres sanguinaires.

LUTECE.

O Dieu! par quelle route inconnue aux mortels
Ta sagesse conduit ses desseins éternels.

SCENE DERNIERE.

CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR.

Dieu, fait triompher l'innocence,
Chantons, célébrons sa puissance.

UNE JEUNE FILLE.

Il a vu contre nous les méchans s'assembler,
Et notre sang prêt à couler;
Comme l'eau sur la terre ils alloient le répandre;
La voix de nos Tribuns soudain s'est fait entendre;
L'homme superbe est renversé:
Ses propres flèches l'ont percé.

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre;
Pareil au Cedre, il cachoit dans les cieux
Son front audacieux;
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre:
Fouloit aux pieds les peuples éperdus;
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déja plus.

UN TRIBUN.

On peut des plus grands Rois surprendre la justice;
Incapables de tromper,
Ils ont peine à s'échaper
Des piéges de l'artifice.

Un

Un cœur noble ne peut soupçonner dans autrui
La basesse et la malice
Qu'il ne sent point en lui.

UNE JEUNE FILLE.

Comment s'est calmé l'orage?

UNE AUTRE.

Quelle main salutaire a chassé le nuage?

LE TRIBUN.

Lutece a fait ce grand ouvrage.

UN AUTRE.

De l'amour du sénat son cœur s'est embrasé;
Au péril d'une mort funeste,
Son zèle ardent s'est exposé,
Elle a parlé. Le peuple a fait le reste.

UNE JEUNE FILLE.

Ton Roi n'est plus irrité,
Réjouis toi, Lutece, et sors de la poussiere;
Quitte les vètemens de ta captivité,
Et reprends ta splendeur première;
Les chemins de Lutece à la fin sont ouverts,
Rompez vos fers,
Tribus captives;
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers.
Rassemblez vous des bouts de l'univers.

UN TRIBUN.

Relevez, relevez les superbes portiques
D'un sénat où le Roi se plaît d'être adoré,
Que de l'or le plus pur son Autel soit paré;
Et que du sein des monts le marbre soit tiré:
Forêts, dépouillez-vous de vos chênes antiques:
Poëtes immortels, préparez vos cantiques.

UNE JEUNE FILLE.

O *Sénat*! ô mon Roi! demeurez parmi nous!
Terre, frémis d'allégresse et de crainte!
Et vous, sous leur majesté sainte,
Alors qu'on vous pardonne, ingrats, abaissez vous.

UN TRIBUN.

Nos soupirs ont enfin reveillé le tonnerre!

UN AUTRE.

Où sont-ils ces puissans?

UN AUTRE.

Sous la pierre écrasés.

TOUT LE CHŒUR.

Ces ministres cruels!

UN TRIBUN.

Le centre de la terre
S'ouvre, éclairé des feux de leurs trônes embrasés!

UN AUTRE.

Et voulant pour toujours effrayer la vengeance,
D'un regard paternel le Dieu de l'univers,
Dans l'enfer des tyrans fait tomber l'espérance.

UN AUTRE.

Ses gouffres inconnus, par la foudre entr'ouverts,
Rejettent l'innocence et demandent le crime,
L'insatiable mort, qui cherche sa victime,
S'étonne, et ne retrouve en ses tombeaux déserts,
Que des sceptres brisés, des thrônes et des fers.

TOUT LE CHŒUR.

Terre, frémis d'allégresse et de crainte!
O sénat! ô mon Roi, demeurez parmi nous!
Et vous, sous leur majesté sainte,
Alors qu'on vous pardonne, ingrats, abaissez-vous.

FIN.

ÉPILOGUE.

LE POETE.

I.

Le Soleil n'attend pas notre hommage et nos vœux,
Pour éclairer le monde et pour nous rendre heureux.

II.

François, rassurez-vous, le flambeau du génie
S'allume de soi-même où meurt la tyrannie;
Il a déja marqué les traces des pervers;
Sa présence embellit et calme l'univers.

III.

Jamais dans les dangers le Barde ne sommeille;
Auguste et sainte vérité,
Toi seule, es mon trésor et ma divinité.
Roi soyez attentifs; peuples, prêtez l'oreille;
Tous mes vers seront beaux comme la liberté.

IV.

Où sont les noirs tyrans, à la face bronzée,
De mes larmes de sang qui se faisant un jeu,
Attachoient leurs langues de feu
Sur mon cœur et sur ma pensée?
Où donc est leur grandeur comme une ombre éclipsée?
Leur audace est terrassée.

V.

Que j'aime à rappeller ces temps à mes esprits !
Tout Paris qui s'éveille et présente l'image
D'un peuple qu'on veut perdre, et qu'on n'a point
surpris.
O ! François, quelle nuit, quel sublime courage !
» Aux armes citoyens ! on n'a plus à choisir
» Entre la mort et l'esclavage :
» Nous sommes tous forcés par un dernier outrage,
» D'être libres ou de mourir ;
» Paris est tout-puissant, si Paris peut s'unir;
» Aux armes, citoyens, aux armes ! »
Hélas ! dans cette nuit de surprise et d'alarmes,
Si des Tribuns du peuple on savoit les travaux,
Leurs ennemis cachés, leurs indignes rivaux;
Et comme ils étoient là, sans pouvoirs, sans épée,
Pleurant la nation cruellement trompée,
On verroit du sort des humains,
La sagesse éternelle en silence occupée,
Montrer, quand il lui plaît, que les plus foibles mains,
Peuvent du crime heureux enchaîner les desseins.

VI.

Ils n'insulteront plus à ma fierté sauvage,
Ces protégés plus vils que leur vil protecteur ;
Je dirai dans mon franc langage
Ce que disoit Moïse, au nom du créateur :
« Je veux te faire Dieu » ; non un Dieu de carnage,
Un Dieu dont la bonté fit l'Homme à son image.

VII.

Si tu crains de faillir, dans le doute abstiens toi;
Sage maxime de nos pères.
Tous, enfans des Germains, vivons égaux et frères;
N'ayant qu'un même esprit et qu'une même loi.

VIII.

Respecte, peuple Franc, ta céleste origine;
Un Séraphin te voit qui d'une main divine,
Soutient notre univers sur l'abyme du temps;
De l'autre, sous les pieds des siècles, ses enfans,
Il ramasse ta vie en cent lieux dispersée,
Tes vœux, tes actions, ta voix, une pensée;
Jusqu'aux pleurs de l'amour séduisant la beauté,
Que sa main, en jouant, lie à l'éternité!

IX.

Mere des nations, o bienheureuse France!
Qu'une éternelle surveillance
Te préserve du sort des plus brillans états!
Que vous avez acquis de biens qu'ils n'avoient pas!
Cependant, recherchez dans leurs sacrés décombres
Dequoi vous enrichir encor;
Vous y pourrez trouver un précieux trésor
Que le temps a couvert des plus épaisses ombres.

X.

La nature est un livre immense à dévorer.
La langue en est perdue, il faut la recouvrer,
Et que pour l'enseigner, sur-tout on l'étudie.

L'étincelle souvent forme un grand incendie;
Conservez l'étincelle, on doit tout accueillir;
Est-il rien d'assez beau qu'on ne puisse embellir?
Laissez à vos neveux un travail plus facile:
Dans toute la nature il n'est rien d'inutile;
Assemblez tous les faits, sous leurs aspects divers;
Le pas d'une fourmi pese sur l'univers.

X I.

Aimez donc la nature, et que de saints exemples
Révelent ses bienfaits consacrés dans nos temples;
Sa marche est si modeste, elle parle si bas
Qu'un siecle tout entier passe, et ne l'entend pas;
Mais si vous la suivez à la piste, sans doute,
Qu'un jour de tous ses pas vous connoîtrez la route.

X I I.

L'art de bien commencer est l'art de bien finir;
Les enfans du vaisseau dans Rome et dans la Grece,
Jadis ont annoncé la gloire de Lutece;
Qui connoît le passé, prédira l'avenir.

X II I.

L'enlevement d'Europe indique le mystere
Qui porta vos honneurs sous un autre hémisphere;
Un Astre bienfaisant, un Soleil, dieu du nord,
Marche, *esprit invisible*, aux rives du Sichor;
Il emporte en Egypte, aux Indes, chez les Thraces,
L'indomptabilité, la vaillance, les graces,
Un cœur hospitalier, trésors lutéciens;
O vous, qu'ils appelloient Chesnes européens,

Par respect pour ces lieux si féconds en miracles ;
Des peuples opprimés vengeurs et les gardiens,
Druides immortels, vous dictiez vos oracles ;
Et l'Egypte, soudain bâtie au sein des flots,
Fut un superbe fruit de vos anciens travaux.

XIV.

Peuples-freres de l'ancien monde,
Francs, Celtes, Joviens, Tartares et Romains,
Sur un égal appui votre bonheur se fonde ;
Soyez encor peuples-germains.
Antiques nations, d'atroces souverains
A d'affreuses erreurs vous avoient condamnées ;
Que de torrens de sang qui vous ont profanées !
Enfin un *Roi fait-homme* à Lutèce adoré,
De tous ses enfans entouré,
Des démons a détruit les ligues obstinées !
O QUATORZE, O grand jour, O *Jours des Destinées* !
Le fanatisme impur aux enfers est rentré.
Quatre-vingt-neuf, sois à jamais sacré,
C'est la plus belle des années.

Post-Script. Si on trouvoit cette pièce digne de la fête du quatorze Juillet, l'auteur abandonneroit le prix de ses honoraires au profit des pauvres de la capitale, qui ont si bien servi, en 1789, la chose publique; et pour faire concevoir toute l'importance des devoirs d'un homme qui se destine à un *Théâtre National*, il demanderoit à y jouer un rôle ce jour là.